

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, RUE DROUOT
à l'HOTEL DU FIGAROET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES
Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

LE FIGARO

« Loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, me moquant des sots, bravant les méchants, je me hâte de rire de tout... de peur d'être obligé d'en pleurer. » (BEAUMARCHAIS.)

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.40

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise	15 »	30 »	60 »
Départements	18 75	37 50	75 »
Union postale	21 50	43 »	85 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

SOMMAIRE

Poésie d'autrefois : HENRY ROUJON.

La crise des postes.

Lettre de Constantinople : VIATOR.

Pour Jeanne d'Arc.

A l'Institut : A l'Académie des sciences : ALPH. BERGET.

Autour de la politique : AUGUSTE AVRIL.

M. Jacques Siegfried : EMILE BERR.

Journaux et Revues.

A Panama : Un problème résolu : EM. B.

Le Monde religieux : L'oraison funèbre de M. Keller : INTERIM.

Dessin : Les pigeons-fonctionnaires : ABEL FAIVRE.

« Le Refuge » : DARIO NICCODEMI.

Feuilleton : Le Trust : PAUL ADAM.

Poésie d'autrefois

On nous écrit de Lyon que des personnes ont cru devoir barbouiller d'encre le monument de Pierre Dupont. Ces personnes paraissent désireuses de garder l'anonymat. Modestie pure. L'ouvrage aux statues n'a-t-il pas fallu devenir une élégance ? Il semble toutefois que les passions politiques ne sont pour rien dans ce geste nocturne. Cette fois-ci, nous ne sommes point en présence d'une manifestation de la pensée. Quelque pochard désolé aura sans doute fait cette chose pour le plaisir et par esprit de simplicité. Il est si loin, si perdu dans l'oubli, si légendaire, le temps où la muse de Dupont pouvait soulever des colères ou créer de l'humour !

Voici quelque dix ans qu'on a placé l'image du doux barde dans l'ancien enclos des Chartreux, en face de la colline mystique de Fourvières, auprès de la Saône indolente. Ce fut, il nous en souvient, une cérémonie d'une parfaite innocence. Elle coïncidait avec un moment difficile de la politique nationale. Nous ne disons point cela pour préciser une date : quel est le moment de notre histoire qui n'a pas été difficile ? Celui-là, par surcroît, était affreux. Les ministères, retenus par des devoirs moins aimables, furent dans l'obligation de s'abstenir. Il vint quelques poètes et d'humbles amis obstinés autour du souvenir de Pierre Dupont. On eut l'impression d'une exhumation.

Les Lyonnais seuls participaient pleinement à cette pompe repentante. L'âme de Lyon, cette âme un peu triste et repliée, garde le secret des belles fidélités. Aux autres invités, aux Parisiens surtout, il fallait, pour revivre l'œuvre et la destinée du poète, un effort où il y avait comme du malaise. De ces hymnes, qui charment le monde et le troublent, la plupart des pèlerins avaient grand-peine à retrouver au fond de leurs mémoires une rumeur d'écho.

Et pourtant qu'est-ce donc que la gloire, pour un poète, sinon d'avoir, ne fût-ce qu'une heure, chanté sous la dictée des âmes ? Qu'est-ce aussi que le génie, si ce n'est le don de prêter son verbe à l'idéal d'une génération ? J'admire avec quelle désinvolture les manuels d'histoire littéraire parlent, ou plutôt ne parlent point de Pierre Dupont. A quoi sert de raconter la littérature, s'il est permis de passer sous silence les voix qui firent ici-bas le plus de bruit ? Il s'est fondé récemment une savante compagnie qui se consacre à l'intelligence du drame de 1848. Nous la louons de dépouiller méthodiquement des papiers publics et d'analyser des dossiers. Mais l'histoire ne serait qu'un plaisir de scribes, une bureaucratie, sans le pouvoir de résurrection. Savoir n'est rien auprès de comprendre. Deux ou trois des odes de Pierre Dupont en disent plus long que toutes les archives sur cette noble débâcle d'illusions à laquelle s'abandonna la France, au lendemain de Février.

Ce lyrisme-là, ce n'est pas seulement du noir sur du blanc, comme chez les poètes livresques qui narrent leur petite aventure. C'est mieux que la plainte égoïste d'un cœur qui se mire dans sa propre souffrance et prend l'humanité pour confidente. Littérairement, on dit que c'est moine. Soit. N'empêche qu'au sens où la Grèce entendait la fonction sacrée, Pierre Dupont, ce méprisé des professionnels, fut absolument, candide, magnifiquement poète, avec le caractère sacerdotal d'un Pindare, l'homme divin qui chante ce que pense un peuple. Il pouvait se passer de papier et d'encre et d'éditeur. Voilà un phénomène spirituel qui ne se verra plus. Le génie et la librairie sont liés pour jamais. Il n'y aura plus de poètes vraiment populaires, parce qu'il ne saurait désormais exister d'époque poétique. Quarante-huit, c'est sa faiblesse et sa grandeur, n'était que poésie.

« Les pères sont un peu sorciers. » Cette parole de Dupont trahit son naïf orgueil d'aède du carrefour. Il avait dit tout d'abord son rêve de berger virgilien et, autour de sa musette bucolique, les passants ravis s'étaient arrêtés. Mille bouches avaient répété la chanson des *Beaux*. La célébrité était venue à cet insouciant sans qu'il y prit garde. Alors, naquit dans cet esprit rustique l'ambition de valchier. L'heure était favorable aux rondes pastorales et aux retrains prophétiques. Une grande voix, la plus haute du siècle, avait crié : « La France s'en va ! » Elle avait envie de danser, la

France, et c'était un ménestrier maussade que M. Guizot. Ce chef de chœur manquait de confiance en l'excellence native de l'homme et se méfiait de la gaieté des foules. Pierre Dupont monta sur la borne et viella la cantilène de l'universel embrassement.

Que disait-elle, cette chanson qui semblait sortir de la chénaie druidique ? Elle recommençait l'éternelle promesse des millénaires, l'annonce d'une aube de félicité. Le peuple est bon, le troupeau des âmes va secouer le joug des mauvais bergers. Laissez agir la tendre créature ; elle ira au bonheur et au bien comme l'abeille à la fleur. Le père, venu des bords de la Saône, avait vu voler des colombes à travers les peupliers, c'était signe certain que la pauvre race humaine allait vivre l'élogue qu'elle méritait. La France serait la terre heureuse où se réaliserait le miracle d'amour. Croyez-moi, assurai la jeune voix sonore, les temps sont arrivés ; je sais lire dans les têtes à quatre feuilles et deviner le langage des oiseaux. La musique était délicieuse, elle répondait à un besoin des cœurs. *Chant des ouvriers* ; il y grondait bien quelque colère, mais le refrain disait : « Aïmon-nous ! » *Chant des nations* : ah ! celui-là qui fut repris à l'unisson par des millions de voix françaises, qu'il est donc lointain et fabuleux ! Il demandait une dernière guerre pour éterniser la paix. Jamais Pierre Dupont n'interpréta plus fidèlement le vœu de son peuple d'écouteurs. La France tricolore avait mal à l'Italie, à la Hongrie, à la Pologne ; elle saignait de toutes les plaies du droit. Que reprochait-on à la royauté de Juillet, et cela parlait, dans les salons, dans la boutique, dans l'atelier, en strophes de poètes ou en proses de politiciens ? De ne pas tirer l'épée française, de n'oser point la croisée de libération. Mais qu'on congédiât ce malencontreux Louis-Philippe et l'univers saluerait un lever d'aurore !

Il fut congédié.

La Muse de Pierre Dupont, sa brune Denise, des violettes à son chignon lourd, un rameau de chène à la main, ne fut jamais si belle que dans ce printemps de 1848, au rendez-vous des grandes espérances.

Et que l'on vous couronne reine
Avec du myrte et des rosiers !

Denise mena la fête de l'optimisme et dansa la ronde éperdument. Elle fut pour galants, ce jour-là, non pas seulement les paysans et les ouvriers d'idylle, mais de graves messieurs propriétaires, que sa joie rayonnait. C'était à qui lui murmurait dans la nuque ce qui avait été jadis, à Trionon, dit à une autre femme souveraine : « Vous avez la cent mille amoureux. » Elle incarnait, avec une grâce adorable, cette République, « douce comme une tourterelle », que son poète avait promise à la France.

Trois mois après, Denise mettait dans ses cheveux de tristes fleurs. Ceint de verveines grises, elle cherchait ses amoureux parmi les morts de Juin. On avait fait la guerre, mais non pas aux Metternich, aux Radetzki, « au tigre couronné du Nord ». Les galants de Denise s'étaient entre-tués.

Il ne reste, après ce grand deuil,
D'autre profit de la bataille
Que des frères dans le cercueil
Et des prisonniers sur la paille.

Cependant, Pierre Dupont chantait toujours. Du remords ? Pourquoi en serait-il entré dans son âme, inclinée à tous les souffles ? Il n'avait jamais fait que prêter sa voix docile à l'universelle illusion. De noirs nuages avaient passé sur le ciel et il croyait encore aux revanches de l'azur. Il persistait ingénuement à prophétiser. Aussi bien, l'année 1852 n'allait-elle pas venir ? Elle marquerait la victoire de la liberté, elle sonnerait l'heure promise au genre humain.

C'est dans deux ans, deux ans à peine,
Que le coq gaulois chantera ;
Tendez l'oreille vers la plaine ;
Entendez-vous ce qu'il dira ?

On sait assez quelle fut la réponse. Les pères ne sont pas toujours d'infailibles sorciers.

Le pire dans cette destinée de Pierre Dupont, si innocente et si lamentable, ce fut l'horrible pitié méprisante dont 1852 l'outragea. Des policiers commirent l'excès de zèle d'envoyer ce simple d'homme des juges. L'amoureux de Denise fut condamné à sept années de déportation. Le vainqueur fit grâce. Ce pardon cruel, on a prétendu que le pauvre dieu de cantiques l'avait imploré. Les cafés lui furent sévères. Pourquoi vouloir quand même l'explication insultante au génie ? Les durs maîtres que s'était donnés la France savaient bien que cette voix, naguère si vibrante, serait désormais la proie du silence. Elle n'avait plus d'espace où prêcher l'espérance désespérée, plus d'écho pour aucun de ses refrains. Cette miséricorde perfide était sans danger et sans merci.

Alors Pierre Dupont ne chanta plus, il fit des vers. Il y eut de beaux dans le nombre, mais d'une froide beauté de littérature. Cette survie humiliée d'un homme qui avait vécu le rêve du lyrisme antique, il n'est rien de plus douloureux dans les annales de l'ingratitude. L'aède sans auditoire s'attardait aux terrasses des cabarets de conspirateurs. On daignait, de temps en temps, faire à ce revenant du pays des chimères l'aumône d'une minute d'attention. Cette vie de blessé de la gloire, Pierre Dupont la traîna misérablement jusqu'en juillet 1870. L'ouragan d'alors emporta sa mémoire comme une feuille séchée.

D'amères paroles se murmurent autour de cette tombe désolée. On en voyait, dans les milieux politiques, au berceau de songes. Les songes qui se font aujourd'hui sont moins fous, devons-

nous croire. Ils n'ont pas de Pindares, semble-t-il. Serait-ce qu'ils n'en méritent point ?

Henry Roujon.

Échos

La Température

Le ciel, dégagé de la masse nuageuse de la veille, est devenu très beau, mais le vent du nord continue à souffler et la température a fraîchi. Les minima en banlieue, hier, pendant la nuit, se sont abaissés à 3°, et dans quelques stations on a encore signalé un peu de gelée blanche. Vers sept heures du matin le thermomètre marquait à Paris 8° au-dessus de zéro et 10° l'après-midi.

La hausse barométrique continue ; à midi la pression atteignait 767^{mm}. De fortes pressions couvraient les îles Britanniques et le nord de la France ; on cotait 768^{mm} à Valentin et à Cherbourg.

La température est sensiblement la même sur nos autres régions.

Départements, le matin. Au-dessus de zéro : 3° à Dunkerque, 9° à Cherbourg ; à Nantes, au Mans, à Charleville et à Belfort, 10° à Boulogne, à Ouessant, à Lorient, à Rochefort et à Clermont, 11° à l'île d'Aix et à Lyon, 12° à Limoges, 13° à Besançon, à Bordeaux, à Marseille, 14° à Biarritz, à Toulouse, à Perpignan et à Orléans, 16° à Alger.

En France, un temps beau est probable avec une température voisine de la normale.

La température du 11 mai 1909 était, à Paris : 15° au-dessus de zéro le matin et 19° l'après-midi ; baromètre : 762^{mm} ; ciel très nuageux.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses au Tremblay. — Gagnants du *Figaro* :

Prix Ninetta : Eilina ; Wagonnette II.
Prix Cerdaque : Rose de Flandre, Toscane.
Prix Clocher : Villanelle ; Gasus Belli.
Prix Dutch-Skater : Chiquito de Cambo ; Calambour.
Prix Léonce-Delatre : Ismid ; Amande.
Prix Carmélite : Salamino ; Libertine.

LE GACHIS

Par la faute de la Chambre, la grève dont on nous menaçait est votée.

Les députés qui venaient de prendre six semaines de vacances n'ont pas eu la force de consacrer hier plus de deux heures à l'étude de la question la plus urgente et la plus angoissante. Après avoir entendu le discours de M. Barthou leur expliquant la nécessité d'une action immédiate, ils se sont séparés jusqu'à jeudi, renvoyant ainsi de gaieté de cœur, insouciantes autant qu'aveugles, une discussion que le monde du commerce, de l'industrie et des affaires attendait dans la fièvre depuis un mois !

On n'est pas plus fou !

Devant cette inertie d'une Chambre paralysée et poltronne, les postiers, hélas ! ont fait acte d'énergie et de décision ; et, dès huit heures du soir, le travail a été déserté, dans une proportion importante, dans les bureaux de l'administration centrale et dans les services ambulants des gares. Si la grève votée cette nuit à l'Hippodrome est unanimement observée, Paris va se trouver de nouveau isolé du reste du monde et privé de toutes correspondances avec les départements et l'étranger.

Combien durera cette révolte contre laquelle depuis quelques jours le ministère, si longtemps hésitant, se déclarait enfin prêt à lutter ?

Nous l'ignorons ; mais pendant cette nouvelle période d'anarchie révolutionnaire tous les honnêtes gens doivent être avec le gouvernement contre les postiers, quelles qu'aient été les fautes de ce gouvernement. Nous n'avons plus à nous demander si M. Simyan n'aurait pas dû quitter, d'un geste élégant et noble, la rue de Grenelle au lendemain de la rébellion que ses grossièretés de langage et ses maladroites d'administration avaient provoquée. Nous n'avons plus à discuter si M. Clemenceau n'aurait pas dû imposer à ce sous-secrétaire d'Etat malade, au lendemain de la reprise du travail, la démission que le président du Conseil avait, non pas formellement, mais implicitement promise pendant l'exode.

La question n'est plus là.

Il y a d'un côté le gouvernement qui, tardivement mais nettement, est entré dans l'ère des révocations et des répressions ; il y a de l'autre côté une légion de fonctionnaires en rébellion contre tous et contre tout. Notre choix est fait.

Il est temps qu'un peu de sécurité soit rendu aux honnêtes gens. Et les postiers s'apercevront très vite qu'ils ne peuvent plus compter, cette fois, sur la complicité du public.

Nous sommes tous excédés en effet ; nous en avons assez des fonctionnaires turbulents, des saboteurs et des révolutionnaires, nous en avons même trop ; et leurs menaces ne doivent plus effrayer personne, mais nous devons décider tous. S'il nous faut nous priver pendant quelques jours des lettres ou des dépêches, même les plus importantes, si nous faut subir de longues heures de gêne, de désarroi, de troubles même, nous sommes prêts : nous voulons être débarrassés coûte que coûte de ces anarchistes qui mettent en péril non seulement la fortune mais l'avenir même de notre pays.

Et surtout qu'on ne se borne pas à des révocations sans durée, qu'on dépose en toute hâte sur le bureau de la Chambre les projets de loi nécessaires, les projets de loi indispensables pour interdire aux agents salariés ces syndicats de révolution et de haine. Qu'on vote ces lois aussi rapidement que s'il s'agissait d'augmenter de quinze mille francs encore l'indemnité des députés, et qu'on rende bien vite l'ordre et la sécurité à la France inquiète, afin qu'elle

n'ait pas le temps d'aller demander « au bon tyran » ces deux choses primordiales que la République est sur le point de détruire en se détruisant elle-même. — Gaston CALMETTE.

A Travers Paris

Le docteur Maurice de Fleury a été élu hier membre de l'Académie de médecine. C'est pour le *Figaro* une vive joie de signaler ce beau succès d'un collaborateur qui, depuis vingt ans, a donné à nos lecteurs tant de chroniques à la fois si savantes et d'un si joli tour. C'est ici même qu'ont paru la plupart des chapitres de ces beaux livres de pédagogie médicale : *Le Corps et l'Âme de l'enfant*, *Nos enfants au collège*, *Quelques conseils pour vivre vieux*.

L'œuvre scientifique du docteur Maurice de Fleury est considérable. Son *Traité des maladies du système nerveux* et toute la série des importants travaux qu'il a consacrés à la neurasthénie font autorité. Ses volumes relatifs à *l'Insomnie* et à *l'Epilepsie* révèlent un psychologue en même temps qu'un clinicien. *Son Introduction à la médecine de l'esprit* est l'œuvre d'un philosophe.

Nos lecteurs savent aussi l'écrivain très distingué qu'il est.

Ajoutons, pour indiquer la promesse d'autres succès encore, que le docteur Maurice de Fleury est l'un des plus jeunes membres de la savante compagnie qui vient de l'accueillir.

INSTANTANÉ

Le ténor CARASA

Retenez ce nom. Il est déjà populaire à Londres ; il sera bientôt sur toutes les lèvres. Il aura le don magique d'attirer d'enthousiastes foules et de provoquer de magnifiques recettes ; on se le disputera au poids de l'or.

Carasa est, en effet, un surprenant, un merveilleux ténor dramatique. Il possède une voix à la fois caressante et puissante et d'une étendue extraordinaire, puisqu'elle monte sans effort jusqu'à *mi bemol*. Et cette voix souple, aérée, prenante semble d'essence surnaturelle, tant son timbre est enchanteur ; elle est en même temps l'expression la plus intense de l'émotion humaine, tant elle est chaleureuse et spontanée.

Carasa nous vient d'Espagne ; il n'a que vingt et un ans. Son histoire est aussi pittoresque que brève :

Il y a environ deux ans, M. de Trabadelo, passant par Saint-Sébastien, fut frappé de la splendide voix d'un jeune gens qui chantaient, le soir, des chansons populaires sur la place publique. Il s'informa. On lui présenta Carasa, étudiant en droit de son état, ténor à ses moments perdus. Séance tenante, il lui offrit de faire son éducation musicale à Paris, en lui promettant un brillant avenir. Carasa, ravi, accepta.

Lorsque enfin son maître le jugea prêt à affronter la scène, il le proposa à Covent Garden et pria en même temps son ami M. Hammerstein, le directeur du Manhattan Opera de New-York, de venir l'entendre.

Résultat : Un éclatant début, l'autre soir, à Londres dans *Cavalleria rusticana* et un superbe engagement de cinq ans à New-York où, dès la saison prochaine, il paraîtra dans les *Huguenots*.

Quand l'applaudira-t-on à Paris ?

Pour le monument Beethoven.

Nous avons reçu hier de Mme la comtesse Greffulhe.....Fr. 400 »

Ce qui porte le total de la souscription à 39,324 fr. 55.

La piété reconnaissante de Mme Edmond Rostand a fait naître en son esprit la pensée d'un touchant hommage à la mémoire de Coquelin aîné, l'inoubliable Cyrano.

Sous sa généreuse initiative, un album est en préparation, qui réunira les reproductions fac-similées en couleurs des toiles de maîtres, ou le célèbre artiste est représenté aux différentes époques de sa carrière et dans ses créations les plus fameuses, incomparable suite de tableaux d'Edouard Detaille, Boldini, Dagnan-Bouveret, Friant, Louis Leloir, Charlemagne, etc..

Edmond Rostand, que les sentiments les plus nobles unissaient à son glorieux interprète, a écrit pour cet ouvrage une préface en vers.

L'exécution de ce travail de haut luxe, qui ne sera tiré qu'à 500 exemplaires numérotés, et qui perpétuera l'admiration vivante, de son vivant, au grand comédien, a été confiée à la librairie Pierre Lafitte et C^{ie}, qui reçoit les souscriptions.

Ce soir le théâtre Michel donne une primeur des plus intéressantes, celle d'une revue nouvelle de M. Dominique Bonnaud : *Dernière Levée*, qui offre cet attrait particulier qu'elle sera jouée par M. et Mme Fernand Depas, qui jusqu'ici n'ont jamais paru sur la scène et du reste n'y paraîtront que jusqu'à samedi prochain, de nombreuses soirées mondaines ne leur permettant pas de jouer davantage en public.

Les Cent Portraits de Femmes.

La brillante exposition des Cent Portraits de Femmes des Ecoles anglaise et française du dix-huitième siècle, qui remporte en ce moment un si prodigieux succès, laissera après elle mieux qu'un souvenir ébloui. Elle survivra, en un impérissable monument artistique, à la dispersion des chefs-d'œuvre qui la composent. Nous apprenons que la Société des galeries Georges Petit met en souscription un recueil de cent reproductions hors texte des portraits d'Avod, Boucher, Cotes, David, Drouais, Duplessis, Fragonard, Gainsborough, Greuze, Hogarth, Hoppner, Largillière, Lawrence, Nattier, Peronneau, Reynolds, etc., etc.

Ce somptueux Album dont les textes ont été rédigés par MM. Armand Dayot,

inspecteur général des beaux-arts, et Claude Philipps, conservateur de la galerie Wallace, fera dignement suite aux Cent Pastels édités, l'an dernier, par la même maison et que les bibliophiles se sont arrachés. Présenté avec un goût exquis, en deux tirages, l'un sur velin à la forme, l'autre sur japon impérial, limité à cinq cent cinquante exemplaires, ce livre d'or de l'art franco-anglais du dix-huitième siècle est assuré de rencontrer auprès du public éclairé des amateurs et des artistes une faveur unanime.

LA GRÈVE

En attendant...

Quand les postiers seront en grève, Au lieu d'écrire, on causera. Le court bleu, la dépêche brève Ou le style français s'effraiera. Ne seront plus qu'un mauvais rêve, Grâce à Pauron, grâce à Subra. Un peu d'esprit nous reviendra, Chantons-le bien haut : Ça ira ! Quand les postiers seront en grève.

Quand les postiers seront en grève, Au lieu de rester dans nos lits, Levés dès que l'aube se lève, Nous seront beaucoup plus jolis ! Car, forcés de marcher sans trêve Pour porter nous-mêmes nos plis, Nous n'aurons plus nos teints pâlis De sédentaires affaiblis, Quand les postiers seront en grève !

11 heures du soir.

Les postiers se sont mis en grève... Ils ont brisé tous les carreaux, Mais toujours, depuis la mère Eve, L'employé revient aux bureaux. Ainsi que le flot à la grève. Il aime à voir, petit ou gros, Souffrir les clients, ces zéros ! Et donc, un jour, rentrant leurs crocs Les postiers cesseront leur grève.

Louis MARSOLEAU.

Nous rappelons à nos lecteurs que nous tenons à leur disposition des cartes d'entrée (au prix de 10 francs pour deux personnes) pour la visite de l'ancien hôtel de la princesse de Sagan, rue Saint-Dominique.

Cette visite aura lieu le 14 et le 15 mai, au bénéfice de la Société de protection de la jeune fille et de la Société des maisons de famille pour jeunes filles isolées.

Dernier écho du récent séjour que fit à Paris S. M. le roi d'Angleterre.

Durant les trois jours qu'il passa dans notre ville qu'il aime tant, le souverain se prodigua en promenades automobiles. Edouard VII met une coquetterie royale à choisir en connaissance avisé ; il est, on ne l'ignore pas, merveilleusement documenté sur l'automobile, dont il fut un des premiers adeptes. Et c'est pourquoi il n'est pas inutile de dire quelle voiture il avait due pour ses promenades à travers Paris : c'était une 15-chevaux six cylindres Delaunay-Belleville.

Hors Paris

De Toulon :

« L'escadre de la Méditerranée a été informée ce soir que la première division appareillera le 2 juin pour Mers-El-Kébir, où elle trouvera la deuxième division. »

« Les navires réunis devront se rendre dans un port du Nord, qui sera désigné pour l'entrevue entre le Président de la République et l'empereur de Russie. »

Un Conseil de guerre allemand vient de condamner un soldat « coupable de s'être refusé à subir une opération chirurgicale ». Le *Journal des juristes* proteste contre cette sentence, et le professeur Mayer, de Strasbourg, démontre avec force arguments que le fait d'une opération ne saurait rentrer dans la catégorie des actes du service militaire.

Et le professeur Mayer — en droit comme en bon sens — semble bien avoir raison.

De Zurich :

« La saison d'été s'annonce brillamment à l'hôtel Baur au Lac, délices de la Société internationale experte en vie élégante et en confort absolu. A signaler de nouveaux aménagements qui ne manquent pas de plaire, notamment la salle de lecture. Les jardins de l'hôtel, si merveilleusement situés, sont dans toute leur splendeur. »

L'air vivifiant et pur de la campagne est le remède suprême des enfants délicats anémiés par l'atmosphère parisienne. On ne saurait leur conseiller séjour plus salubre que celui de la « Villa Jeanno d'Arc » où ils accompliront, en pleine forêt de pins, une cure bienfaisante. Situé à deux heures de Paris, à Lamotte-Beuvron (téléph. 1), cet établissement, auquel est attachée une direction médicale, reçoit un nombre limité d'enfants qu'enlèvent les soins les plus éclairés et qui peuvent continuer à loisir leur instruction sous la direction d'un professeur.

Nouvelles à la Main

Les pos :

« La France est le pays de tous les progrès : après avoir la première appliqué la télégraphie sans fil, elle a été la première à lancer la poste sans facteurs... »

**

« M. de Pressensé présida hier soir une réunion que les affiches annonçaient sous ce titre : « Pour la liberté et le droit. »

« Il faut entendre par là la liberté de

saboter son ouvrage et le droit de ruiner ses compatriotes.

« Si les télégraphistes font grève on aura recours aux Sociétés colombophiles. — Ce sera charmant d'envoyer des poulets par pigeons ! »

« Extrait des journaux d'après-demain : « Ce matin, rue Drouot, un Parisien bien connu a sonné sa bonne et lui a dit : « Justine, mon courrier ! » L'informé a été conduit à la maison de santé d'Auteuil. »

Finances : — Il y a cent millions de déficit sur notre budget pour le premier trimestre de 1909.

« M. Caillaux n'en a pas parlé dans son discours d'Aix ! — Cela n'en valait pas la peine... »

Le Masque de Fer.

LA CRISE DES POSTES

La Deuxième grève

La Chambre a commencé hier la discussion sur le mouvement postal. Mais elle en a remis la suite à jeudi. Le comité fédéral, aussitôt averti par les émissaires qu'il avait envoyés au Palais-Bourbon, n'a pas remis à

quement applaudi par l'extrême gauche, et M. Paul Deschanel, qui n'était pas annoncé, monte à la tribune. J'avoue tout de suite que j'ai trouvé ses discours un peu vagues. A ses yeux, la crise est grave, mais le mal réside dans les institutions plutôt que dans les hommes. Les fonctionnaires ont été conduits à chercher dans l'association une protection qu'ils ne trouvaient pas dans la loi. Ce sont les cadres de l'administration actuelle qu'il faut changer.

Mais voici qui est absolument clair, absolument net, et c'est ce que je veux retenir des explications latérales de M. Paul Deschanel : « Il s'agit aujourd'hui de savoir si l'arsenal est la propriété des ouvriers ou de l'Etat ; si la poste est la propriété des postiers ou du public ; si l'école est la propriété des instituteurs ou des enfants de la France. Quand un homme sollicite d'entrer dans un service public, il y a pour lui une question d'honneur à ne pas pacifier avec ceux qui veulent détruire la nation. »

Le mot avait porté ; il a été accueilli par des braves, et l'orateur l'a renforcé en termes très éloquentes. Pour lui, la fonction n'est ni la chose des gouvernements ni la chose des fonctionnaires, elle est la chose du public. Le fonctionnaire est le délégué de la société dans les services nécessaires à l'existence de cette société. Il passe avec la nation un contrat de droit public qui lui assure certains avantages spéciaux, en échange desquels il est juste qu'il accepte certaines responsabilités. Si l'Etat, la nation, les citoyens lesés doivent avoir un recours contre lui.

A la bonne heure ! Ce qui est certain, c'est que la République a plus fait qu'aucun régime pour les fonctionnaires. Ce ceux-ci prennent garde : « Il faudra bien toujours un arbitre représentant la nation, et cet arbitre, c'est le Parlement. Qu'on le réforme ; mais s'il sombre, c'est la dictature. Deux dangers qui naissent l'un de l'autre menacent actuellement la République : la démagogie et le césarisme. »

Le tour de M. Albert Willm était venu. Je ne m'attendais pas longtemps sur son discours. Il a rétréci le débat à la question des rapports de police et a discuté le cas de chacun des révoqués. A ses yeux, ce sont tous de petits saints et ont les colonnades.

M. Willm est, dit-on, le plus aimable et le plus bienveillant des hommes, mais en vérité il a une trop nombreuse clientèle de casse-cou. Les révoqués, suivant lui, n'ont proféré aucune injure ni aucune menace ; ils se sont bornés à discuter des questions de principe. On les frappe pour de simples délits d'opinion. La Chambre paraissait déjà fatiguée.

L'extrême gauche l'a senti. Elle a demandé et obtenu une suspension de séance ; mais, à la reprise, l'orateur s'est contenté d'une dernière phrase à effet : « Si les députés approuvent la politique du gouvernement, ils prépareront la charrette qui les emportera tous. »

A ce moment, M. Louis Dreyfus a pris la parole pour un fait personnel, et il est résulté clairement de ses éclaircissements qu'il n'avait reçu aucun mandat pour traiter avec les grévistes. Il n'a été qu'un pacificateur bénévole. Voici, du reste, d'après l'analytique, le résumé de l'incident :

M. Louis Dreyfus : « Deux jours avant de partir pour la Belgique, j'ai reçu la visite de quelques employés des postes en grève. »

M. Fouanet : « Est-ce le comité de grève qui a pris l'initiative de cette visite, ou est-ce vous d'ailleurs ? »

M. Clemenceau : « M. Dreyfus a reçu ces employés parce qu'il les avait connus dans son commerce. »

M. Dreyfus : « C'est exact ; un télégraphiste, attaché à ma maison, est venu me trouver avec deux de ses collègues, et ils m'ont exprimé, sans invoquer aucun mandat de leurs camarades, le désir de ceux-ci d'entrer en rapport avec le président du Conseil et avec M. Barthou ; il ne fut pas prononcé d'autre nom. (Rires.) »

Le président du Conseil, auquel l'indiquait le désir, se déclara prêt à recevoir les délégués des postes, mais ne voulut aucun intermédiaire. C'est dans ces conditions que les délégués furent reçus par le président du Conseil, lequel ne m'avait chargé d'aucune mission.

Je crois être un député indépendant ; j'ai le droit d'agir et de parler sans prendre ni inspiration ni ordre de M. le président du Conseil. Je n'avais pas de mandat à recevoir de lui.

M. Charles Benoist : « Je voudrais poser une question à M. Dreyfus. »

« Dans la déclaration qu'il a faite ce matin les postiers sur l'incident, il est dit ceci : « Sur la question Simyan, M. Louis Dreyfus déclara que nous aurions aussi certainement gain de cause, mais pas avant la reprise du travail. » Il déclara... c'est M. Dreyfus, n'est-ce pas ? »

M. Clemenceau : « Je vous prie de le croire. (Rires.) »

M. Charles Benoist : « Je reprends le texte de la déclaration des postiers : « Il déclara que, si nous reprenions le service, il avait la conviction absolue que M. Simyan ne resterait pas à la tête de l'administration. » Il ajouta que M. Clemenceau ne pourrait faire cette promesse à la délégation des grévistes qu'à la condition que cette délégation donnerait au présent du Conseil sa parole d'honneur que cette promesse ne serait pas divulguée. »

Je demandai à M. Louis Dreyfus qui l'avait autorisé à tenir ce langage ? Est-ce M. Clemenceau ? La 4^e lui tenu de lui-même et sans mandat ?

M. Louis Dreyfus : « Je trouve disgracieux que vous me posiez cette question. (Exclamations et rires.) »

M. Millevoye : « Elle vous gêne ! »

M. Louis Dreyfus : « Je crois avoir été suffisamment explicite. Je n'ai rien de plus à ajouter sur le procès-verbal des postiers, qui est inexact sur plusieurs points. »

Mais puisqu'il me questionne, je demandai à mon tour à M. Charles Benoist son opinion sur la question qu'il a soulevée. (Nouvelles exclamations.)

M. Charles Benoist : « Que dirai-je de plus ? La réponse de M. Dreyfus me suffit. »

M. Barthou, très attendu, comme on pense, avait hâte de s'expliquer. Son discours, qui est la raison même, a été haché d'interjections par l'extrême gauche et pas toujours par l'extrême gauche seule.

Il a rappelé que les grévistes avaient repris le travail en pleine connaissance de cause, après avoir lu au *Journal officiel* ses déclarations et celles de M. le président du Conseil. Mais, dès le lendemain, un certain nombre d'entre eux ont manqué à leurs engagements et se sont livrés à des manifestations que le gouvernement déclare inacceptables.

On lui reproche un rapport qu'on interprète mal et qu'il refuse carrément le droit syndical aux fonctionnaires. Quoi qu'il en soit, les agents ne pouvaient se faire d'illusion sur la transformation de leur association en syndicat ; ils avaient

provoqué l'avis du gouvernement et, il y a quatre ans, M. Dubief, alors ministre du commerce, leur avait répondu qu'on ne pouvait reconnaître un pareil groupement comme légal, et que la République avait le droit de compter sur la sagesse du personnel pour ne pas se dresser contre la souveraineté nationale.

Or la sagesse du personnel a une faible pour l'Internationale, qu'il chante dans tous ses meetings. La vérité est que toute une campagne s'organise contre le gouvernement et le Parlement. Les injures et les violences, les menaces surtout, s'accumulent dans chacune des manifestations.

Ici le ministre est interrompu par M. Tournade, qui lui reproche d'avoir l'indignation bien tardive. On sait que c'est l'argument ordinaire, et qu'il est quelque peu justifié. On a lâché la bride à tous les fonctionnaires, et ils ont pris le mors aux dents.

Un nouveau député, M. Compère-Morel, très monté et peu au courant des habitudes parlementaires, ne laisse pas un moment de repos au ministre. « Voulez-vous, demande-t-il, imposer une livre aux fonctionnaires », sous prétexte que les facteurs ont un uniforme ?

Mais le vrai mot a été dit par M. Charles Benoist : « La poule a couvé des œufs de canard. »

A la fin de son discours, le ministre a serré de près la question :

M. le ministre. — On apporte devant le Parlement la plus singulière théorie ; on dit : Ce sont là des délits d'opinion, et les fonctionnaires, en dehors de leur service, ne doivent aucun compte au gouvernement. Ainsi un fonctionnaire est tenu jusqu'à six heures du soir derrière son guichet à des devoirs professionnels, et à partir de six heures, il a le droit de préparer la grève et la cessation du travail. Cette distinction est tout à fait impossible ; la Chambre dira si elle peut l'accepter.

Il est un point sur lequel il ne saurait y avoir de doute. Des actes ont été accomplis qui engagent la responsabilité du gouvernement tout entier. Sa doctrine est la même que celle qu'il affirmait en 1907. Hier encore M. le ministre des finances disait, en termes éloquentes, qu'aucun gouvernement ne pourrait dénier de pareilles paroles et de pareilles pratiques.

Si l'on avait de la part de la Chambre la moindre hésitation, si l'on demandait au gouvernement de rapporter les décisions prises, il laisserait à d'autres le soin de pratiquer cette politique. Quant à lui, il se contenterait de laisser porter atteinte aux droits imprescriptibles de la nation.

La séance a fini sur cette déclaration, et on a renvoyé la suite du débat à jeudi.

Pas-Pardus.

Autour de la séance

Le débat n'est pas près d'être épuisé, étant donné le nombre des orateurs qui manifestent l'intention d'y intervenir. En dehors de MM. Charles Benoist et Jaurès, on annonce que MM. Charles Dumont, Rouanet, d'autres encore, ont l'intention de prendre la parole.

D'autre part, on prétend que les radicaux-socialistes, dont le groupe doit se réunir aujourd'hui, veulent greffer sur l'interpellation actuelle une interpellation sur la politique générale du gouvernement.

Comme la majorité en faveur du cabinet n'est pas douteuse sur le point particulier actuellement en discussion, devant la Chambre, ils pensent que cette manœuvre leur permettrait de l'atteindre dans un débat d'une portée plus générale, au cours duquel leurs orateurs feraient ressortir les incohérences et les contradictions du ministère dans les conflits économiques et sociaux.

Les chercheurs ainsi à démontrer que, malgré les affirmations de M. Barthou à la tribune, il n'y a pas dans la politique du gouvernement unité de vues complète de la part de ses membres, et ils en donnent pour preuve l'absence très commentée de MM. Briand, Viviani et Caillaux pendant la plus grande partie de la séance d'hier.

Mais ce sont là de petits points de couleur auxquels il ne faut point être pas attaché une grande importance. En attendant, les amis du gouvernement déposeront, comme conclusion au débat, l'ordre du jour suivant, signé de MM. Goux et Combrouze :

« La Chambre, résolue à faire assurer par les fonctionnaires de tous ordres la discipline, l'exécution des services publics et le respect des lois, confiante dans le gouvernement et approuvant ses actes et ses déclarations, passe à l'ordre du jour. »

LE MEETING

L'immense salle de l'Hippodrome est comble, du parterre aux plus hautes galeries. Employés, ouvriers et facteurs s'y pressent en une cohue démocratique. Le bon plaisir qui, au début de chaque meeting, imite, avec un succès qui ne diminue point, le chant du coq, lance un corocoro retentissant. Et tout le monde rit.

M. Marmonnier, ouvrier des lignes, s'assied sur le fauteuil du président. MM. Chastanet, commis des postes et Jabbouyna, facteur, prennent place à ses côtés. Mlle Leclerc, dame employée, « camarade dame », comme disent les manifestes, siège au bout de la table. Elle a un doux visage et des yeux réveurs.

M. Marmonnier lit d'abord des dépêches. A Carcassonne, Pontarlier, Givet, Dunkerque et Lille, les employés, s'il faut l'en croire, sont en grève. Le train-poste n'a pu quitter la gare de Lyon. Aucun ambulant n'est parti de la gare Saint-Lazare, sauf par le train du Havre.

Aussitôt les applaudissements s'élèvent. Ils se changent en acclamations lorsque M. Marmonnier lit une dépêche venue de Lens. Les mineurs du Nord envoient leurs félicitations aux postiers. Ils examineront la situation dans leur Congrès... Pourquoi les mineurs veulent-ils se joindre aux postiers ? Question professionnelle, sans doute... Mais on ne se le demande point. Car voilà M. Pauron à la tribune...

Il parle d'une voix pleine, grave, qui porte sans effort jusqu'aux extrémités de la salle :

— Camarades, votre Comité fédéral a pris la décision qu'il avait le devoir de prendre. Ce soir, après avoir pris toutes les mesures que comportait la situation, nous vous avons

réunis. Le mouvement rendu inévitable par la déloyauté du gouvernement et la faiblesse des Chambres va éclater. L'heure est venue...

La salle se tait. Mais déjà on la sent prête aux acclamations.

— Au nom du Comité fédéral, poursuit M. Pauron, je vous demande de déclarer la grève ou le travail. Vous aurez à cœur de montrer que vous êtes des hommes. Que ceux qui sont d'avis de voter la grève lèvent la main !

Toutes les mains se lèvent. Et aussitôt les applaudissements roulent en tonnerre. « Vive la grève ! Vive la grève ! » Les sept mille auditeurs battent des mains, frappent des pieds, crient à tue-tête.

Et M. Pauron reprend, avec orgueil :

— Ce soir, si M. Clemenceau était ici, il pourrait voir enfin le prolétariat organisé qui lui demande depuis si longtemps. Ces messieurs du Parlement, qui n'ont pas trouvé moyen de « solutionner » aujourd'hui le conflit, le solutionneront quand ils voudront. Quant à nous, nous sommes en bataille, nous y resterons !

On crie de toutes parts : « Oui ! oui ! » Et les applaudissements reprennent.

Cette fois, dit M. Pauron, nous avons organisé le mouvement. Nous entrons tous dans la lutte. Il n'y a plus de catégories. Plus d'agents, de sous-agents, ni d'ouvriers. Rien que des exploités, soumis à la même tyrannie.

Et M. Pauron, acclamé, cède la place à M. Jabbouyna, sous-agent suspendu.

— Nous avons voulu épuiser tous les moyens de conciliation. Mais, puisque le conflit devenait nécessaire, nous avons mis le public en garde contre la méthode du gouvernement.

Cette fois, tous les atouts sont dans notre jeu. Nous avons pensé que la Chambre, dans un mouvement d'indignation, balayerait ce gouvernement de réaction. Il n'en a rien été. Et lorsque les sûrs émissaires que nous avions envoyés à la Chambre sont venus nous dire que les députés donnaient leur entière confiance au ministère, nous avons pu aisément, toutes nos dispositions étant prises, prévoir aussitôt la provocation et l'attaque. Je vais vous dire ce qui s'est passé à la tribune principale.

A ce moment, sur la tribune, quel qu'un crie : « Allô ! Allô ! » c'est M. Pauron qui téléphone. En moins de deux heures, les ouvriers des lignes ont installé une ligne téléphonique spéciale. Et je vous prie de croire que le citoyen Pauron n'attend pas longtemps les communications. A peine a-t-il décroché le récepteur qu'on lui répond. Hélas ! nous qui payons, que nous jouissons-nous, pour notre argent, du même crédit qui est dévolu à M. Pauron !

M. Jabbouyna, cependant, continue :

— Voici ce qui s'est passé à la tribune principale. C'est un coup que les policiers de Clemenceau ne pouvaient empêcher. Les camarades des imprimés ont crié : Vive la grève ! D'autres facteurs sont restés inertes, mais on sentait bien qu'il y avait quelque chose. Les hauts fonctionnaires ont dit les grands mots : « Situation... etc. Mais nos amis répondaient par un rire amer. Les distributions de lettres ont été faites en partie. Les distributions d'imprimés n'ont pas été faites du tout.

M. Jabbouyna se rassied, acclamé. Et voici M. Le Gléo :

— L'heure n'est pas aux paroles. Nous avons des actes à accomplir. Je vais vous dire la conduite qu'a tenue le personnel des ambulants.

Et voici ce qu'annonce M. Le Gléo : Sur la ligne du Sud-Ouest, 60 ambulants ne sont pas partis. A la gare de Lyon et à la gare du Nord, tous ont refusé de monter dans les wagons-poste. A la gare de l'Est, vingt agents et six gardiens de bureau ont eu pareille attitude. Le bureau de la gare Saint-Lazare est complètement désert.

— J'espère, dit bonnement M. Le Gléo, que demain les renseignements seront meilleurs encore. Il ne faut pas qu'il y ait une seule distribution de lettres à Paris.

Et voici M. Lamarque, qui parle des principes de 1789, des grands axes de la Révolution, de « nos pères » de la Révolution. Correct, froid, en petites phrases étudiées, il dit leur fait aux députés « qui, après de longues vacances, ont un besoin de se reposer. Ils iront se coucher, et demain, courront dans les banques pour y toucher les banknotes que leur donne le gouvernement. »

M. Courade, qui est brun, barbu, et parle avec une abondance méridionale, expose tout un système. Des étiquettes portées des circulaires. Des « camarades cyclistes » iront du comité de grève aux permanences. Et il ajoute, avec une grande logique : « Si un « camarade » — on n'entend que ce mot — si un camarade ayant fait grève la dernière fois, ne faisait pas grève cette fois-ci, ce serait de sa part manque absolu de bon sens. »

M. Chastanet, de longs cheveux. Il se promène furieusement le long de l'estade. Il crie des phrases violentes, sur un ton oratoire. Il impressionne fortement l'assistance.

— On a dit que nous faisions la grève à cause de Simyan...

— Ce nom exécré, tous les assistants sifflent et hurlent.

— Peu nous importe l'homme ! continue M. Chastanet. C'est le régime qu'il faut abattre. Nous voulons la liberté d'opinion pleine et entière, le droit d'association, le droit syndical.

Il lance les poings en avant :

— Voilà la victoire qu'il faut remporter. Ce sera celle de tout le prolétariat organisé.

M. Simonnet, qui revient de Bretagne, a constaté que la Bretagne « marche ». Si la Bretagne marche, toute la province marchera. Et M. Simonnet dit, en un style pompeux : « Demain, nous dresserons le bloc du prolétariat contre le bloc des appétits. »

Il ajoute : « lequel bloc se personnifie en Clemenceau... »

M. Marmonnier prend alors la parole pour expliquer à l'assemblée qu'il faut remplacer le comité fédéral par un nouveau comité, dont les membres resteront inconnus, « ce qui fera leur force. »

A mains levées, l'assemblée approuve la constitution d'un comité secret.

Et voilà un étrange petit jeune homme, maigre et glabre, qui arrive en sautillant. C'est M. Capmartin. Il porte une sacoche de cuir, et crie, avec un bel accent du Midi :

— C'est moi qui l'ai, le maroquin ! Il va et vient, se tape sur la tête,

frappe du pied, crie, jaccasse, dit qu'il mettra son instruction au service de la classe ouvrière, affirme qu'il affrontera sans trembler les fusils des soldats. Il est vrai qu'il ajoute aussitôt :

— Les soldats ne tireront pas.

Il parle de son cœur. « Ce cœur humain que je crois posséder » insulte M. Clemenceau, le gouvernement et le Parlement. C'est le comique de l'assemblée.

Mais M. Pauron, très grave, l'interrompt pour prier quelques camarades de quitter la salle. Ce sont des télégraphistes accomplissant actuellement une période d'instruction militaire. Ils ont quitté leur caserne pour venir assister au meeting.

— Malgré toutes les précautions que nous avons prises, dit M. Pauron, il y a des mouchards dans la salle. Que les camarades se souviennent qu'ils seraient passibles du Conseil de guerre...

— Et, quand deux ou trois jeunes gens ont, en effet, gagné la porte :

— Je préviens charitablement M. Clemenceau qu'il en sera des télégraphistes militaires comme des pigeons voyageurs et du télégraphe sans fil. Nous brouillerons les ondes hertziennes. Nous avons bien 400 francs par acheter un colporteur. Et nous l'aurions même pour rien.

Et puis d'autres orateurs se succèdent devant un auditoire visiblement fatigué. Enfin, on vote l'ordre du jour suivant :

Les agents, sous-agents et ouvriers des P. T. T., réunis le 11 mai au nombre de 10.000 à l'Hippodrome, ont pris un même sentiment de révolte et d'indignation contre la déloyauté gouvernementale, manquant à ses engagements d'honneur en frappant les camarades militants pour avoir exprimé librement leur façon de penser, s'engageant à cesser le travail, à mener la lutte à outrance jusqu'à complète satisfaction ;

ont décliné hautement le droit syndical, qu'ils obtiennent cette que coûte, acclament la Fédération postale et se séparent au cri de : « Vive la grève ! »

LA GRÈVE COMMENCÉE

Aux gares

Le meeting n'était pas achevé que la grève commençait.

Les renseignements donnés au meeting étaient exacts.

A la gare de Lyon, vers sept heures, sur le mot d'ordre reçu du comité fédéral, une grande partie des ambulants ont quitté les wagons en gare, tandis que les employés du service de jour faisaient de même.

C'est ainsi que le train-poste numéro 11, 8 h. 40, de la direction de Lyon, n'est parti qu'avec quelques chefs de brigade et gardiens, sans que le triage et le pointage des sacs de dépêches en transit aient pu être effectués.

Au train du Bourbonnais de 8 h. 12, le wagon-poste à destination de Saint-Etienne est parti sans aucun personnel ; dans ce même train les wagons pour Clermont, Vichy, le Creusot, n'avaient que leur chef de brigade et leur gardien, c'est-à-dire un personnel insuffisant pour faire les opérations du triage et de la répartition.

Il y a deux manquants au wagon-poste du train de Nevers de 11 h. 45 du soir.

En résumé, les deux tiers du personnel était en grève hier soir, sept heures.

A la gare Saint-Lazare, il ne reste qu'un huitième des employés.

Au bureau des ambulants — où sont centralisés les correspondances de Paris partant pour la province — sur quarante employés, cinq seulement sont restés.

Il y a aussi, nous déclare le directeur, fait semblant de prendre comme d'habitude leur service, à sept heures, puis tout à coup, sans bruit, obéissant à un plan concerté, ils se sont retirés, non sans avoir accompli un acte très grave de sabotage.

Pour empêcher leurs camarades fidèles de commencer leur travail, ils ont déchiré certains papiers préparés d'avance qui leur étaient indispensables. En raison de cette attitude, je n'ai pu expédier ce soir que les plus chargés.

Toutes les lettres ordinaires restent. Quant aux ambulants, ils sont partis, grâce à la mesure que l'administration avait cru devoir prendre. Des agents les ont empêchés de descendre de leurs wagons.

Les express de Caen et du Havre sont tous partis avec leur personnel au complet. Seul, l'express de Cherbourg a eu son service d'ambulants désorganisé. Il n'était resté à leur poste que deux employés.

A la gare du Nord, seize ambulants, huit agents du bureau du tri et deux sous-agents ont refusé de prendre le service.

A la gare de l'Est et à la gare d'Austerlitz, les défections ont été moins nombreuses. Dans chacune de ces gares, on n'a relevé qu'une dizaine de manquants.

Le service a pu être, pour hier soir, assuré dans toutes les directions.

Dans les bureaux

Dans certains bureaux, dès hier soir, défections nombreuses.

Citons notamment le bureau 22, rue de Provence, 56, où une dizaine d'employés ont cessé, dès neuf heures, le travail. Le travail a néanmoins continué jusqu'à dix heures, assuré par une vingtaine de non-grévistes.

Au bureau 113, rue d'Amsterdam, il n'est resté que la moitié du personnel. Au service télégraphique du même bureau, un seul employé n'a pas déserté. A onze heures, il était encore là, répondant, solitaire, au public.

Au Central de la Bourse, le travail continuait à une heure du matin. Il y avait eu cependant deux petits incidents, d'abord la visite de trois camarades dames, ensuite celle de trois délégués, masculins cette fois, du comité de grève.

A la recette principale de la Seine, rue du Louvre, les employés qui quittent normalement le service à sept heures, et demie sont partis, hier soir, sans faire la moindre manifestation.

Il n'en a pas été de même des facteurs de lettres et des facteurs d'imprimés, qui partent à huit heures pour la dernière distribution et qui avaient déjà reçu l'ordre de grève du Comité fédéral.

Une vive agitation s'est produite dans le personnel, nous a-t-on déclaré au cabinet de M. Serres, receveur principal, et beaucoup de facteurs hésitaient

à sortir, mais sur l'intervention de M. Serres, ils se sont calmés, et la distribution des lettres a été complète. La dernière distribution d'imprimés a seule été imparfaite.

Ce ne sera que demain matin à cinq heures que nous saurons si nous pouvons compter exactement sur nos 4.000 agents.

LES PRÉCAUTIONS PRISES

Quelles précautions ont été prises par le gouvernement pour parer au danger immédiat et au bouleversement qui ne manquera pas de résulter de la coalition des postiers contre l'Etat.

Le service des ambulants, atteint par la grève, sera purement et simplement supprimé.

Le tri des lettres ne se fera plus dans les wagons. Il sera assuré autrement, par d'autres moyens étudiés par l'administration et déjà pratiqués. Ce nouveau service a déjà fonctionné, paraît-il, secrètement et a donné d'excellents résultats.

Donc les correspondances parviendront sinon d'une façon absolument normale du moins avec assez de régularité aux destinataires.

Les envois d'argent notamment, en plus recommandés ou chargés, seront l'objet d'une particulière sollicitude et l'on espère, en haut lieu, qu'ils s'effectueront sans trop de retard.

Les expéditions de télégrammes seront également assurées. Toutefois, il faut s'attendre à quelque irrégularité parce que les lignes seront sabotées. Les dépêches parviendront mais avec une heure ou deux de retard sur le temps normal de l'expédition.

Toutes les lignes télégraphiques seront, dans la mesure du possible, gardées militairement.

Dès que l'ordre de grève a été lancé par le Comité fédéral, des quatorze mobilisation des « bras croisés » a été décelée au meeting des P. T. T., le motif d'élévation qui met en mouvement toute l'énorme machine administrative s'est produit, et quelques heures après, dans la nuit d'hier à aujourd'hui, les préfets ont reçu l'ordre de se tenir prêts à tout événement, les sous-préfets ont été avisés, les commandants de corps d'armée ont reçu des instructions précises, les brigades de gendarmerie ont été mobilisées, les commandants d'escadron ont les bateaux occupent les postes de télégraphie sans fil qui serviront au gouvernement pour assurer ses communications politiques et diplomatiques ont été prévenus.

Toute cette énorme chose a été galvanisée.

On est prêt, on attend les grévistes.

Si le mouvement gagne la province, grâce à ces mesures, on parera au plus pressé.

A Paris, c'est déjà fait.

Le général Dalstein, gouverneur militaire de Paris, qui assistait hier à la représentation du théâtre Michel, recevait, vers onze heures, un pli du ministère de l'Intérieur que lui apportait un cavalier. C'était l'ordre de consigner des aujourd'hui, dans leurs casernes toutes les troupes de la garnison.

A la même heure, M. Léprieux, préfet de police, avait une longue conférence avec M. Laurent, secrétaire général de la préfecture de police, et M. Touny, directeur de la police municipale, et arrêtait de concert avec eux les mesures d'ordre indispensables.

Enfin, dans les conseils du gouvernement on déclarait que tous les agents qui abandonneraient aujourd'hui leur travail seraient automatiquement remplacés.

Voilà ce qu'a décidé l'Etat résolu à se défendre contre des fonctionnaires révoltés.

L'initiative privée n'est point restée en arrière, et les Chambres de commerce sont prêtes.

L'organisation postale des Chambres de commerce

M. Ph. Mondouit, l'éminent président de la Chambre de commerce de Paris, nous communique la note suivante :

Les Chambres de commerce recevront seulement les lettres appartenant à l'une des trois catégories suivantes :

1^o Les lettres envoyées par un commerçant à un autre commerçant ;

2^o Les lettres envoyées par un commerçant à un de ses clients ;

Pour ces deux premières catégories, l'enveloppe devra porter le nom ou la raison sociale, ainsi que l'adresse de la maison de commerce expéditrice ; et, en outre, la grille commerciale de cet établissement.

3^o Les lettres envoyées par un client à un commerçant, mais sous la condition expresse et de rigueur que la qualité commerciale du destinataire sera clairement indiquée et nettement précisée. Celles qui ne satisfont pas à cette exigence seront refusées.

T

des employés des P. T. T., et qui constituent une violation manifeste des principes de la liberté d'opinion que proclame la Déclaration des Droits de l'homme et des citoyens et envoient à tous ceux qui ont été frappés au cours de la lutte pour la défense de leur dignité professionnelle et de leurs intérêts corporatifs l'assurance de leurs sentiments de profonde sympathie et de solidarité.

Les Pronostics du Ministre de l'intérieur

Hier soir, à onze heures et demie, M. Simyan, sous-secrétaire d'Etat aux postes et télégraphes, s'est rendu au ministère de l'intérieur pour mettre le président du Conseil au courant des décisions qui avaient été prises par les postiers.

M. Roth, chef du cabinet de M. Clemenceau, a recueilli les renseignements que lui apportait M. Simyan, et les a immédiatement transmis par téléphone à M. Clemenceau.

Le sous-secrétaire d'Etat aux postes et télégraphes que nous avons croisé au moment où il regagnait le taxi-auto qui l'avait amené place Beauvau, reste hermétique. Il ne peut et ne veut rien dire. La seule phrase qui lui échappe est cependant une indication précieuse :

— La grève est déclarée, elle est même commencée.

Et M. Simyan disparaît. Malgré cette réserve, parfaitement compréhensible du sous-secrétaire d'Etat, nous avons pu obtenir quelques nouvelles intéressantes.

Un bon tiers des ambulants a cessé le travail, et ce bon tiers serait une moitié qu'il ne faudrait pas en être surpris.

On croit, en outre, au ministère de l'intérieur, que dès ce matin les ouvriers des lignes seront tous en grève.

On s'attend aussi, et on ne le dissimule pas, à des actes de sabotage et peut-être à des violences.

Au central téléphonique, croit-on encore, des défections assez nombreuses pourront se produire.

Le service des téléphones sera, espère-t-on, assez régulièrement assuré. Quant aux employés sédentaires des bureaux de poste on ne pense pas qu'ils participent au mouvement.

Voilà résumées, avec la concision d'un procès-verbal, les impressions des fonctionnaires qui vont à la source même des renseignements officiels.

Elles ne sont pas précisément rassurantes, et la vie nationale risquerait d'être suspendue si toutes les mesures n'avaient pas été prises pour atténuer autant que possible le dommage que cette nouvelle révolte va causer au commerce et à l'industrie.

DANS LES DÉPARTEMENTS

Bordeaux, 11 mai.

Les agents des P. T. T. de Bordeaux, réunis ce soir, ont voté la grève. A une heure du matin, ils ont communiqué à la presse un ordre du jour annonçant qu'ils se solidarisaient avec les camarades de Paris, et qu'un nombre de 800 ils votaient la grève. Une permanence de grève est établie à partir de demain matin.

MM. Ballet et Berthelot, délégués de Paris, assistaient à la réunion.

Nancy, 11 mai.

Un ordre du jour du personnel de Nancy des P. T. T., réuni le 11 mai, se solidarise entièrement avec le camarade Pahimourou, frappé, et s'engage à obéir immédiatement au mot d'ordre du comité fédéral.

Lyon, 11 mai.

MM. Suchon, ouvrier des lignes, révoqué, et Ruty parient cette nuit pour Chambéry et Annecy où ils feront successivement des conférences.

Ce soir, le comité de la grève a tenu une réunion. L'apostrophe d'une deuxième affiche « Gabegie » a été déclinée et des mesures concernant la grève ont été prises.

A L'ÉTRANGER

Londres, 11 mai.

Le conseil exécutif du parti démocratique socialiste adresse la délibération suivante aux postiers et télégraphistes français :

Le conseil exécutif du parti démocratique socialiste envoie ses cordiales salutations aux employés des postes et télégraphes du gouvernement français, les félicite du succès qu'ils ont remporté en établissant un syndicat bien organisé et leur donne l'assurance de la plus chaude sympathie de tous les socialistes et de la masse des ouvriers anglais à propos de toute protestation qu'ils pourront faire contre le manque de parole dont le ministère français actuel s'est rendu coupable à leur égard.

On aurait bien envie de prier ces messieurs du conseil exécutif de se mêler de leurs affaires et non des nôtres.

Impressions d'une « Dame employée »

Au bureau central

Nous avons reçu, d'une « dame employée » du Bureau central les notes que voici et que nous publions sans y rien changer : ces impressions sincères et véridiques éclairent la série des incidents et des fautes qui ont amené la grève d'aujourd'hui :

Monsieur le Directeur,

On a publié, tous ces temps-ci, beaucoup d'informations inexactes relativement aux dames employées des postes et des télégraphes et à la part qu'elles ont eue dans cette agitation qui n'est pas finie. Et même les informations exactes qu'on a données ne correspondent pas tout à fait à notre situation véritable. Ce sont des renseignements pris du dehors ; moi, je vous dirai les choses comme je les vois du dedans. Je suis bien sûre de ne pas me tromper sur les faits ; et, si l'on n'approuve pas mes appréciations, en tout cas je les énonce avec bonne foi et en connaissance de cause.

Un premier point à marquer d'abord est que nous ne sommes pas une grève, mais bien différente de la plupart des autres,

en ce qu'elle n'aurait pas pour motif une revendication touchant aux heures de travail et au salaire. Je crois pouvoir le dire, nous ne nous plaignons point à cet égard.

Nous avons sept heures de service par jour ; ce n'est pas énorme, et le travail, tout en demandant de l'attention et du soin, n'est pas excessif. Nous débutions à onze cents francs, auxquels il faut ajouter quatre cents francs d'indemnité de séjour, ce qui fait quinze cents francs ; on n'a pas facilement cela, pour commencer, dans le commerce et dans l'industrie privée. Et puis, il est normal que nous soyons augmentées à peu près tous les vingt mois, et nous pouvons arriver à gagner 2.200 francs, plus les quatre cents francs d'indemnité de séjour : deux mille six cent francs, c'est déjà une petite situation assez gentille. Et puis, après avoir fait ses preuves comme « dame employée », on peut devenir surveillante, ce qui vous vaut une indemnité qui varie de deux cents francs à six cents francs. Enfin, nous pouvons arriver, avec de bonnes notes — et de la chance, à gagner trois mille francs : ce n'est pas à dédaigner !

Une chose qui ne serait pas bien, — vraiment, pas bien du tout, — et on en parle ! — ce serait de nous astreindre à huit heures de travail par jour, au lieu de sept. Ce n'est pas par paresse, que je dis que ce ne serait pas bien. Mais songez que notre traitement n'est tout de même pas superbe. Alors, plusieurs d'entre nous, qui ont par exemple des charges de famille, complètent indûment leur revenu en faisant chez elles des travaux d'écriture, de couture, de broderie... Eh bien ! ce qui est possible avec sept heures de service par jour ne le serait plus, ou ne le serait pas facilement, si l'on augmentait le nombre de nos heures de service ; les forces qu'on possède ont leurs limites !... Si l'on augmentait nos heures de service, on devrait, pour être juste, augmenter aussi notre traitement. Sans cela, j'en suis sûr, beaucoup qui se trouveraient dans l'embarras.

Mais, en réalité, ce projet, dont on parle, n'est peut-être pas très menaçant. Peut-être que cela ne se fera jamais. Seulement, on en parle ; on en parle d'une façon qui nous inquiète. On devrait bien le démentir !

Enfin, dans l'état actuel des choses, nous ne nous plaignons pas. Ah ! je ne dis pas qu'une augmentation de salaire ne nous ferait pas beaucoup de plaisir. Si je le disais, personne ne le croirait. Ce que je dis avec certitude, c'est que jamais une grève n'aurait éclaté là-dessus.

Que s'est-il donc passé ? Pour le comprendre, il faut remonter aux incidents du mois de mars. Vous vous rappelez que, le 12, un vendredi, il y eut à la rue de Grenelle la manifestation des ambulants. La police s'en mêla ; il y eut quelques arrestations, mais les ambulants forcèrent les portes et entrèrent au bureau central. Le lundi, il y eut des condamnations, à la suite desquelles la grève fut déclarée.

Qu'est-ce que nous avions à faire au milieu de tout cela ? Rien, absolument rien. Je vous assure que nous ne savions même pas de quoi il s'agissait. Et je pense que ça doit être ainsi presque toujours dans les révolutions ; les gens qui la conduisent savent ce qu'ils veulent, mais ceux qui suivent ne savent pas.

En tout cas, il est bien certain que nous ne pouvions pas être insensibles à tout le tumulte qui y avait. Le mercredi matin, quand nous sommes arrivées pour rendre notre service, il y avait une vraie panique. Vous savez ce que c'est qu'une foule, et surtout une foule de jeunes filles et de jeunes femmes. Les bruits les plus effrayants se répandaient parmi nous, se déformaient. Un moment, on disait que les grévistes allaient faire sauter le bureau central à la dynamite ; ou bien on disait qu'ils allaient y mettre le feu. Pour comprendre l'impression que ces rumeurs pouvaient produire, il faut que vous vous imaginiez l'effroi que nous laissions le souvenir de l'incendie de Gutenberg... J'avoue que, sans croire absolument aux bruits qui couraient, j'étais effrayée. Nous l'étions toutes. Par exemple, ce qu'il n'était pas absurde du tout de redouter, c'était une invasion de notre bureau par les grévistes. Ils étaient furieux, dehors. S'ils se réfugiaient chez nous et si la police les y suivait, nous pouvions craindre des collisions, des batailles très dangereuses, des brutalités. Alors, pour être prêtes à sortir dès la moindre alarme, nous sommes entrées dans notre bureau tout équipées, en gardant nos chapeaux sur nos têtes. Qu'est-ce que vous voulez, si l'administration avait su maintenir l'ordre et si nous nous étions senties protégées, ça n'aurait pas été la même chose. Mais, au contraire, nous sentions que l'administration était débordée.

J'avoue encore qu'une fois entrées dans notre bureau, nous ne nous sommes pas mises au travail tout de suite. Quelques-unes s'y sont mises. D'autres sont restées quelque temps près de la porte d'entrée, à causer, à être inquiètes, à se demander comment on aurait des renseignements sur ce qui se passait dehors. Et puis, deux ou trois de nos chefs sont arrivés ; ils ont entr'ouvert la porte ; ils ont vu que le bureau n'était pas en ordre. Qu'est-ce qu'ils ont fait ? Ils se sont retirés immédiatement, sans rien dire. C'est cela qui est la grande maladresse qu'on a commise ce jour-là. Je vous assure qu'il n'y avait pas de tout un mauvais esprit dans le bureau. Nos chefs n'avaient qu'à nous adresser la parole, qu'à nous rassurer, qu'à nous engager à travailler sans crainte, le calme se serait aussitôt rétabli, j'en suis sûre. Au lieu de cela, ils sont partis sans rien dire !

Au bout d'une heure, un de nos chefs est revenu. On ne peut pas dire qu'il ne nous ait rien dit. Mais voici exactement ce qu'il nous a dit :

— Mesdames, je n'ai rien à vous dire. Et aussitôt il est parti, comme il était venu. Eh ! bien, je vous avoue que même celles qui étaient les plus inquiètes ont eu envie de rire en entendant cette parole, qui n'était vraiment pas ce qu'on attendait.

Nos chefs, qui croyaient probablement que nous ne voulions pas travailler, ont enlevé les piles, ce qui rendait le travail impossible.

Vous avouerez qu'ils auraient bien pu s'assurer que nous ne voulions pas travailler ; et, même si nous avions fait les mauvaises têtes, ils auraient bien pu es-

sayer de nous calmer. Pas du tout, ils n'ont rien fait de ce qu'ils devaient faire. Vous vous expliquez cela, quand vous saurez que plusieurs de nos chefs passent pour être de grands partisans de la grève. Ils n'aiment pas M. Simyan et alors ils ne sont pas fâchés de ce qui peut les causer des embarras.

Donc, dans la matinée, impossible de travailler. Le soir, quand nous sommes revenues pour reprendre notre service, le concierge nous a dit qu'on n'avait pas besoin de nous... Le concierge !... Nous avons passé outre. Nous sommes arrivées jusqu'à la porte de notre bureau. Là, notre chef nous a dit la même chose. Même il insistait : on ne voulait plus de nous, parce que, le matin, nous n'avions pas voulu travailler : on nous avait remplacées, dit le chef.

Alors, quelques-unes sont parties, d'autres sont restées et ont forcé la porte pour entrer dans le bureau. Effectivement, nous étions remplacées par la troupe ; et je vous assure que les pauvres soldats n'étaient pas beaucoup plus à leur affaire pour envoyer des dépêches que nous ne le serions pour faire la guerre à leur place.

C'est comme cela que nous avons été en grève. La vérité, c'est que nous ne nous sommes pas mises en grève, mais on nous y a mises.

Et je vous répète que nous ne savions pas pourquoi nous étions en grève.

A la suite de tous ces événements, il est resté, dans le personnel, un état d'agitation qu'on voudrait en vain dissimuler. Il y en a eu plusieurs révélations. Par exemple, le 1^{er} mai, après que tout semblait fini, tous les hommes du bureau central sont arrivés avec des églantines rouges à la boutonnière ; et ils ont chanté l'*Internationale* toute la journée. Chez les dames, ce fut moins général, beaucoup moins ! Cependant, beaucoup d'entre elles portaient l'églantine révolutionnaire ; et, quant à l'*Internationale*, on l'a chantée beaucoup moins que dans les salles des hommes, mais beaucoup trop tout de même : c'est une vilaine chanson !

Que se produira-t-il désormais ?... Nous ne le savons guère ; et je n'ose pas y penser. Il est certain que M. Simyan est tout à fait impopulaire. On lui reproche bien des choses.

On voulait avoir une entrevue avec lui ; il s'y est toujours refusé. Il s'est donné les airs d'une sorte de souverain lointain, mystérieux, invisible, un empereur de la Chine, comme s'il dédaignait avec hauteur ses employés. Je vous confesse que je ne le plains pas beaucoup, pour tous les ennuis qu'il a : avec un peu plus de gracieuseté, il se les épargnerait. Je crois, entre nous, que sa qualité de ministre, ou de sous-secrétaire d'Etat, lui a tourné la tête : il est la victime de sa vanité trop satisfaite.

Et puis, il a certainement fait du favoritisme. Cela s'est senti dans les augmentations de ces derniers temps, qui n'ont pas été régulières. Vous connaissez peut-être l'histoire des gratages ? Elle a fait assez de bruit ! La direction du personnel gratifiait et modifiait selon son plaisir les notes de nos chefs pour favoriser les employés qui avaient des protections politiques au détriment des autres employés, qui n'avaient pour les recommander que leur exactitude, leur zèle et l'ensemble de leurs bonnes notes méritées.

C'est pour cela que nous sommes furieuses contre M. Simyan. Le favoritisme s'est surtout fait sentir dans les nominations de receveurs, et aussi dans des déplacements : on a favorisé les uns et on a injustement taquiné les autres, par exemple pour leurs sentiments religieux. Je pourrais vous en citer plus d'une qui a péniblement expié le crime d'aller à la messe !

Maintenant, pour finir, je dois vous dire en toute conscience que le personnel des dames employées est très bien. Il a peut-être été encore mieux autrefois, je ne le dissimule pas. Autrefois, il y avait parmi nous beaucoup de jeunes filles de la Légion d'honneur, des filles d'officiers, très bien élevées, très gentilles, qui étaient là à travailler quotidiennement parce qu'elles n'avaient pas de fortune... Il y en a encore, et qui gardent dans leurs modestes fonctions les manières du monde et les sentiments que donne et que laisse une parfaite éducation. Ce personnel est tout à fait digne d'estime. Croyez-moi, ce sont, en somme, de très honnêtes filles qui, à Paris, consentent à sept heures de besogne par jour pour gagner humblement leur vie. Et la plupart d'entre nous, je vous l'affirme, ont conscience de leur devoir envers le public — et aussi de leur devoir national : elles savent que c'est très important d'envoyer des dépêches et qu'il y a des jours où le sort d'un pays dépend de cela.

Je conclus : Nous ne sommes vraiment pas responsables de l'état d'agitation où nous sommes. Ce n'est pas notre faute si l'on n'a pas su maintenir l'ordre et la tranquillité dans des bureaux où ne se produisaient pas de revendications. Au fond, dans le syndicat des postes, il n'y a qu'un tout petit nombre de dames employées ; il n'y en a que très peu. Il est vrai que plusieurs d'entre nous ont fait grève assez vite, dès le premier jour : elles sont très peu nombreuses. Une seule fait partie du bureau du syndicat. Dans l'ensemble, nous n'avons ni envie, ni besoin, d'un syndicat. Nous ne demandons qu'à être tranquilles. Et, si beaucoup se mêlent de tout cela, c'est par peur ; c'est aussi par un sentiment de solidarité, que voulez-vous ?

Il y a deux causes au triste état de choses actuel : les meneurs, que nous ne connaissons pas et qui font leurs affaires à notre détriment, sans même que nous sachions ce qu'ils veulent et ce qu'ils font ; et puis surtout, il y a l'extraordinaire maladresse de l'administration, qui a malheureusement l'air de désirer notre grève et qui, tout au moins, ne fait rien pour l'empêcher. Le désordre ne vient pas de nous ; avant d'être chez nous, il est dans l'administration même. Nous en souffrons beaucoup, de toutes les manières ; et nous sommes de très honnêtes femmes, qui sont très à plaindre.

... Quand vous publierez ce que j'écris ainsi, je ne sais pas si nous serons en grève. Il paraît que nous attendons, pour savoir ce que nous ferons, le résultat de la Chambre. C'est une chose terrible...

Jamais je n'aurais cru, autrefois, que ma modeste vie quotidienne dépendrait de ce qui se passerait à la Chambre des députés !

Une dame employée.

La Presse de ce matin

LA POLITIQUE

L'Action, sous la signature de M. Henry Bérenger :

Après la séance de la Chambre.

Le parti radical, qui a la responsabilité du pouvoir, entend-il approuver désormais « sans hésitations » comme l'en oblige M. Barthou, cette « politique de contrainte » dont parlait M. Caillaux à Aix et qui n'a même plus pour correctif une politique de réorganisation administrative ni de réformes sociales ?

Il s'agit de savoir si le radicalisme accepte ou dénonce la politique ministérielle qui nous mène des élections triomphales de 1906 à l'anarchie triomphante de 1909.

L'Humanité, sous la signature de M. Jaurès :

Le parti radical saura-t-il profiter de ce délai pour s'avancer et se défendre ? On dit que quelques-uns voudraient, aussitôt après le vote sur les postiers, soulever un débat sur la politique générale. Mais c'est dans les procédés de police et d'infamie appliqués à la répression du mouvement des postiers que se marque le mieux la politique générale du ministère ; c'est là qu'il faut l'atteindre et la frapper si on ne veut pas se condamner à gesticuler dans le vide. En tout cas, la remise du débat à jeudi a paru indisposer et alarmer les ministres ; ils avaient espéré enlever le vote d'un tour de main, et voilà que leurs sophismes, leurs mensonges, pourrissent d'analyse en analyse. Voilà que la politique de réaction brutale affirmée par M. Barthou avec des fanfanes manquées qui sentaient parfois la chamade, pourra être dénoncée au pays.

Les radicaux ne s'aperçoivent pas, aux responsabilités formidables qui pèsent sur eux.

Bostonneuses et bostonneux :

Miles de Peyronnet, de Manpeu, de Lézardière, de Niel, de Gueffier, de Beaufort, de Lhomel, de Boischevalier, de Vanssay, de Montreuil, de Witte, de La Roche-Ambert, de Capelle, de Pierres, d'Autroche, etc.

Marquis de Croix et A. Manville, comtes d'Annoy, de Bruce, vicomtes d'Estérel, d'Amécourt, de Saint-Pol, de Ramel, MM. de Boissac, de Miribel, de La Noüe, de Vanssay, etc.

M. et Mme J. Griset recevront le mercredi 10 mai, de quatre heures à sept heures, dans leurs salons de la place de Laborde, à l'occasion du prochain mariage de Mlle Suzanne Griset, leur fille, avec le docteur Marc Landolt.

Matinée musicale vendredi prochain chez Mme Louis Singer.

La baronne de Witte donnera un grand bal, le samedi 21 mai.

Dîner suivi de réception le mardi 25 mai chez le général et Mme Kirkpatrick de Closeburn.

Ravissant cotillon, dimanche dernier, chez M. et Mme Georges Mallet, au Bois de Rocher, près Juvy-en-Josas.

Danseuses et danseurs :

Miles de Neuville, de Martimprey, Lardy, de Montmorin, Hottinguer, de Reviers de Mauny, de Cazotte, de Janikowitz, Luth, Van Rick, de Pimodan, Thauvenay, d'Autroche, de Lamoignon, MM. Maurice Schlumberger, de Neuville, Jacques Labouchère, d'Etchevoy, de Crèvecoeur, André de Fouquieres, Latham, de La Font, Bérand, de Cambacères, Morin, de Maisonneuve, de Montbrun, de Saint-Afric, de Donscolombe, etc., etc.

Le cotillon fut mené avec entrain par Mlle Gergette Mallet et M. de Martimprey.

Mme Juliette Adam nous prie d'annoncer que la date de la fête de Jeanne d'Arc, à Compiègne, étant fixée au 23 mai, elle remet la matinée portugaise de l'abbaye de Gif au dimanche 30 mai.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

M. et Mme Fallières ont quitté hier Rambouillet pour se rendre à l'Élysée.

Le grand-duc Michel Michailovitch et la comtesse Torby ont quitté hier Paris pour se rendre en Angleterre. La veille de leur départ ils avaient reçu le thé chez Ritz avec la marquise de Montebello, le prince et la princesse M. de La Tour-et-Taxis, Mme Hope-Vere, Mme Magee, le comte Mendosoff, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Londres et M. de Fouquieres.

La princesse Kuni de la famille impériale du Japon, arrivée de Tokio à Gènes, est repartie hier pour Paris où elle arrivera aujourd'hui.

M. et Mme de Lorenzo R. Lezica, arrivés à Paris, sont descendus à l'hôtel Mirabeau.

L'Assemblée générale de l'« Œuvre de la Presse pour tous », fondée par Mme Taine, aura lieu le samedi 15 mai, à trois heures précises, à la salle d'Horticulture, 84, rue de Grenelle, sous la présidence de M. Sabatier, ancien président de l'Ordre des avocats au Conseil d'Etat et à la Cour de cassation.

Ordre du jour :

Rapport sur l'Œuvre : M. Fernand Laudet, secrétaire général.

Conférence de M. Philippe de Las Cases, avocat à la Cour d'appel.

Discours de M. Sabatier.

Le Saint-Père a reçu hier M. François Veulliot directeur de l'Univers.

Le prince et la princesse Nashimoto, arrivés à Budapest, ont été reçus par l'empereur roi d'Autriche, qui leur a rendu peu après visite.

Le soir cet lieu un grand dîner à la Cour en leur honneur. Y assistaient l'ambassadeur du Japon et les membres de son ambassade, le baron d'Érenthal et les grands dignitaires de la Cour.

Le sympathique directeur du Savoy Hotel, M. Pruger, vient d'ajouter une nouvelle merveille au célèbre hôtel londonien.

Au fond du grand hall d'entrée, M. Pruger a aménagé délicieusement un salon blanc et or, de style Georgian pur, destiné uniquement aux dames.

Meubles authentiques de Chippendale, décorations historiquement exactes et infiniment gracieuses dans leur simplicité, rien ne manque à ce bijou de reconstitution.

CERCLES

M. Philibert de Loisy, présenté par M. de Loisy et M. Charles de Prasval, a été reçu hier, comme membre permanent au cercle Agricole.

MARIAGES

Le lundi 24 mai, on célébrera, en l'église Saint-Pierre de Chaillot, le mariage du baron Maurice de Woot de Trixhe, avec Mlle Jeanne de Panisse-Passis.

M. Bonald Exshaw est fiancé à Mlle Emma Goliz. Le mariage sera célébré à Berne (Suisse) le mois prochain.

On célébrera le mois prochain, en Berri, le mariage du comte Camille de Montalivet, fils du comte de Montalivet et de la comtesse née Davillier, avec Mlle Marie de Laitre, fille du vicomte de Laitre et de la vicomtesse née Jobez.

M. Charles van den Breck d'Oubrenan, fils de Mme van den Breck d'Oubrenan née de Vogel, est fiancé à Mlle Yvonne Grellet, fille du colonel commandant le 3^e hussards et de madame née de Mouscass.

DEUIL

On célèbre ce matin, à dix heures, en l'église Saint-Augustin, les obsèques du général comte Ruynau de Saint-George.

Un second service suivi de l'inhumation aura lieu le jour suivant à Buxières-Aillac (Indre).

Né à l'île Bourbon, en 1827, Ruynau de Saint-George entra à l'Ecole polytechnique. Puis il fit sa carrière dans le corps d'état-major.

Envoyé en Algérie, il prit part à la conquête de la Kabylie.

En 1855, sur sa demande, il alla en Crimée, et en 1859 il fit la campagne d'Italie comme aide de camp du général de Clémenceau. Blessé, il fut pour sa bravoure nommé chevalier de la Légion d'honneur.

En 1870, attaché à l'état-major du 3^e corps d'armée, il fut blessé au combat de Borny. Le maréchal commandant l'armée du Rhin le promut officier de la Légion d'honneur.

Après avoir été chef d'état-major du 5^e corps d'armée, professeur d'histoire militaire, de stratégie et de tactique générale à l'Ecole supérieure de guerre, il commanda la subdivision de Médca et la cavalerie de la division d'Alger.

Nous apprenons la mort : — Du docteur Achille Roussault, décédé à Paris, 11, avenue Mac-Mahon, à l'âge de quarante-deux ans. Ses obsèques seront célébrées ce matin, à dix heures, en l'église Saint-Ferdinand des Terres. — Du comte René de Netumiers, décédé en son château de Magnanville (Ille-et-Vilaine), à l'âge de soixante-dix ans. Les obsèques seront célébrées demain à dix heures, en l'église d'Andouillé-Neuville. — Du colonel anglais Brymer, M. P., décédé à Xérès, des suites d'une affection cardiaque, chez le vice-consul d'Angleterre. — De M. Henri Baumont, docteur en lettres, professeur au lycée de Beauvais, décédé dans cette ville, des suites d'une congestion cérébrale, à l'âge de cinquante-deux ans. Il était l'auteur d'ouvrages intéressants sur la Révolution dans l'Oise ; — Du grand dessinateur Remick, décédé à Munich à l'âge de quarante ans.

Nous annonçons plus loin la mort à Langeais (Indre-et-Loire), de M. Jacques Siegfried, maire de Langeais, officier de la Légion d'honneur, président du Comité des conseillers du commerce extérieur, président de l'Union des Associations des anciens élèves des Ecoles supérieures de commerce.

Les obsèques auront lieu vendredi 14 mai, à Langeais.

Départ de Paris, quai d'Orsay, à 11 h. 5, matin ; retour de Langeais, à 6 h. 37, soir.

Il n'est pas envoyé de lettres de faire part, cet avis en tenant lieu.

Les obsèques de M. Dujardin-Beaumont, médecin inspecteur général de l'armée, du cadre de réserve, ont été célébrées hier à Montpellier. Les honneurs militaires furent rendus par deux bataillons du génie, un bataillon de ligne avec musique et drapeaux, un escadron de hussards et trois bataillons de tirailleurs. Suivant un ordre du général en chef, l'armée était largement représentée :

Elle ne doit pas oublier, disait le général, que pendant son long passage au ministère, M. Dujardin-Beaumont, en outre des progrès qu'il a fait accomplir à la médecine militaire, s'est appliqué comme tâche principale à pourvoir les casernes d'eau pure et qu'il a ainsi sauvé des milliers de soldats de la fièvre typhoïde, ce fléau des armées modernes.

La cérémonie religieuse eut lieu en la paroisse Saint-Denis. Après l'absoute, le cortège s'est rendu sur la place de la Gare.

Le deuil était fait par le professeur Forge, médecin-major de réserve, gendre du défunt, et par M. Dujardin-Beaumont, sous-secrétaire d'Etat, son frère.

Sur la place de l'Embarcadere, après le défilé des troupes, M. Strauss, médecin-inspecteur de l'armée, retraça la carrière du défunt.

Le corps est parti hier même pour Paris, l'inhumation devant avoir lieu au Père-Lachaise.

Ferrari.

M. JACQUES SIEGFRIED

M. Jacques Siegfried est mort hier, au château de Langeais, d'une façon tout à fait imprévue, après quelques jours de maladie. Il avait soixante-dix ans. Il était le frère cadet de M. Jules Siegfried, qui fut ministre. Mais sa carrière, quoique la politique ne l'ait paré d'aucun éclat (il se contenta d'être le maire de son village), ne fut ni moins utile ni moins brillante que celle de son frère aîné ; et l'on peut dire qu'avant cet homme, aussi modeste qu'éminent, disparaît une des plus intéressantes et originales personnalités de notre monde commercial et financier.

M. Jacques Siegfried était né et avait été élevé à Mulhouse. Après un court stage d'études en Angleterre, il partait pour l'Amérique, fondait une maison de commerce à la Nouvelle-Orléans (il avait vingt ans à peine) et dérangé dans la gestion de cette affaire par la guerre de Sécession, allait s'installer à Bombay pour s'y livrer au commerce des cotons.

Il revenait en France quelques années plus tard, et déjà préoccupé comme il le fut toute sa vie du développement des relations commerciales françaises avec l'étranger, M. Jacques Siegfried acceptait du gouvernement impérial une mission qui l'occupa (c'est le titre même du volume qui lui a consacré ce voyage) « seize mois autour du monde ».

Peu de temps après la guerre, M. Jacques Siegfried prenait la direction d'une maison de

l'ameublement. Il aimait à vivre dans ce décor, en famille; et c'est là qu'il vient de mourir.

Il avait, il y a quelques années, fait don de ce domaine magnifique à l'Institut; à la condition seulement que l'Institut lui permit de venir s'y reposer, de temps en temps, jusqu'à sa mort. Cet homme aimable n'avait même pas voulu que les passants attendissent cette échéance pour avoir le droit de connaître sa maison. Le portier du château était autorisé à y promener les visiteurs, quand M. Jacques Siegfried en était absent. C'était un homme profondément bon et que regretteront de tout leur cœur ceux qui l'ont connu.

Emile Berr.

L'Aisance des vieux jours

Elle est assurée par la rente viagère demandée à une Société offrant toutes les garanties nécessaires comme la Compagnie d'Assurances générales sur la Vie (entreprise privée assujettie au contrôle de l'Etat), 87, rue de Richelieu, à Paris, qui, fondée en 1819, est la plus ancienne des Compagnies similaires. (Fonds de garantie : 800 millions, entièrement réalisés.) Arrangements payés annuellement : près de 48 millions, — à peu près autant que toutes les Compagnies françaises réunies.

A l'Etranger

Le Tsar et M. Stolypine

Saint-Petersbourg, 11 mai.

Le Tsar a adressé le rescrit suivant à M. Stolypine :

Comme je ne puis sanctionner le projet de loi relatif au budget de l'Etat-major général de la marine, je vous charge, conjointement avec les ministres de la guerre et de la marine, d'élaborer, dans le délai d'un mois, des règles se tenant dans les limites de nos lois constitutionnelles qui définissent quelles sont les mesures législatives des ministères de la guerre et de la marine qui doivent être soumises à ma décision sans intervention, selon l'article 86 de nos lois et celles qui doivent être déléguées à ma sanction. Ces règles, après avoir été fixées dans le conseil des ministres, me seront soumises, et, après que j'en aurai sanctionné, devront être observées sans la moindre altération.

Tous les actes du conseil des ministres que vous présenterez ont ma pleine approbation. Ils tendent à fortifier les fondements de la Constitution que j'ai établie de façon inébranlable, et ils me donnent la garantie que le mandat que je vous donne sera également rempli exactement et conformément à mes intentions.

Nicolas.

Les journaux de ce matin redoutaient une crise ministérielle, qui aurait pu entraîner de graves complications et provoquer une scission dans la majorité parlementaire; mais ce soir on assure que la crise est conjurée et que M. Stolypine conserve ses fonctions de président du Conseil des ministres.

Saint-Petersbourg, 11 mai.

Malgré les attaques insidieuses habilement menées contre lui sur le terrain des prérogatives impériales, la situation de M. Stolypine reste encore forte, et les bruits d'une crise ministérielle prochaine sont absolument prématurés. Si même le premier ministre se trouve prochainement déchargé, sur sa demande et pour des raisons de santé, du portefeuille de l'intérieur, il restera certainement à la tête du cabinet et continuera à diriger la politique.

Le rescrit impérial paru ce matin, et par lequel l'Empereur refuse de ratifier le vote à propos de l'Etat-major de la marine, exprime à nouveau la confiance du Tsar envers M. Stolypine, et l'ordre de l'Étoile blanc, récemment conféré au premier ministre, montre qu'il a été estimé le bien, à juste titre, son souverain. — René MARCHAND.

Visite de souverains

Rome, 11 mai.

Le *Hohenzollern* a quitté Malte ce matin et sera demain à Prindisi, où Victor-Emmanuel et la reine Hélène iront saluer les souverains allemands.

M. Tittoni accompagne le Roi. Le Roi et la Reine sont partis ce soir pour Brindisi avec M. Tittoni par un train spécial. Ils se rendront, dès leur arrivée, à bord du *Victor-Emmanuel* pour attendre les souverains allemands qui arriveront vers dix heures et qui déjeunent à bord du *Victor-Emmanuel*; il y aura sans doute un thé à bord du *Hohenzollern* qui reprendra ensuite la mer pour Pola où il fera son entrée escorté par toute la flotte autrichienne.

Un jugement unanime des journaux, cette entrevue n'emprunte pas seulement son importance à ce qu'elle soit la rencontre de Victor-Emmanuel avec Edouard VII, et les fêtes franco-italiennes de Nice, mais aussi à ce qu'elle sera suivie de la rencontre de Guillaume II avec l'empereur François-Joseph à Vienne, et ensuite avec l'archiduc François-Ferdinand à Prague. On estime que la triple coalition renforcée de cette série de visites, et on croit qu'elles ont pour objet de chercher une espèce de *modus vivendi* entre la triple alliance et la triple entente. — FELIX.

En Turquie

Constantinople, 11 mai.

Le Sultan recevra le corps diplomatique cette semaine, et il est probable que, pour éviter la fatigue d'une vingtaine d'audiences consécutives, la réception sera collective ou divisée en deux séries.

Les informations reçues sur la situation des provinces, notamment à Erzeroum, à Mouk et à Diarbekir, sont inquiétantes; on appréhenderait de nouveaux massacres de chrétiens.

Francfort, 11 mai.

D'après une dépêche de Constantinople à la *Gazette de Francfort*, un arrangement vient d'être conclu entre la Porte et un groupe financier français. Cet arrangement est relatif à la construction de la voie ferrée Hodeïda-Sanaa avec des embranchements de Douhah et d'Amran. La longueur totale des lignes est de 232 kilomètres.

L'arrangement prévoit en outre la construction complète du port de Djabawah, au nord d'Hodeïda. Les lignes et le port devront être achevés dans un délai de trois ans et demi. La Porte accepte de prendre à sa charge, en ce qui concerne les voies ferrées, une garantie kilométrique de 8.000 francs. La convention sera soumise très prochainement au Parlement.

Berlin, 11 mai.

On télégraphie de Constantinople au *Berliner Tageblatt* que trente mille hommes se concentrent à Dedeagatsch à destination de Mersina. Le gouvernement prépare une véritable expédition contre les réactionnaires d'Asie-Mineure pour en finir une fois pour toutes avec les troubles. Il est décidé d'exterminer les rebelles. — Boxsevox.

La réforme financière allemande

Berlin, 11 mai.

Après avoir repoussé les impôts sur le gaz, l'électricité, les annonces et le vin, la commission des finances a voté l'impôt sur le tabac, qui rapportera trente millions au lieu

de quatre-vingts demandés par le gouvernement. — BOXSEVOX.

L'affaire Lopoukhine

Saint-Petersbourg, 11 mai.

Les débats du procès intenté à M. Lopoukhine, ancien directeur de la police, ont commencé, dans la matinée, devant le tribunal spécial, pour les crimes politiques, présidé par le sénateur Varvarine, et composé de représentants des Etats, en particulier, de M. Amstédet, préfet de Riga.

La salle est comble. Les témoins qui n'ont pas comparu sont M. Gherassimov, ancien chef de la police politique de Saint-Petersbourg, qui séjourne à l'étranger, M. Ratchkovski, fonctionnaire du département de la police, et MM. Rataïev et Odatchenko, fonctionnaires de la police politique.

Les frères Wright

New-York, 11 mai.

Les frères Wright sont arrivés aujourd'hui à bord de la *Princessin Cecilia*.

Une foule d'aéronautes les attendait sur le quai. Bombardés d'invitations à des banquets et à des réceptions, ils les ont toutes refusées sauf une à dîner au Club des gens de loi, qui aura lieu demain.

Interviewé, Orville Wright a exprimé l'opinion que les aéroplanes ne seraient jamais employés pour le transport régulier des voyageurs et des marchandises. On s'en servira plutôt comme on se sert actuellement des automobiles. Il ne partage pas les craintes, exprimées par des experts d'Europe, de ne pouvoir utiliser les aéroplanes à la guerre, car il espère qu'on arrivera à voler à une hauteur de 1.600 mètres, et alors l'emploi des aéroplanes en temps de guerre sera hors de doute.

Scandales japonais

Tokio, 11 mai.

L'affaire de pots-de-vin dans laquelle sont compromis plusieurs membres de la Diète prend des proportions considérables et l'opinion publique est attirée des révélations résultant des poursuites judiciaires. Les arrestations et les perquisitions continuent. Plusieurs compagnies, autres que celle des sucres, sont soupçonnées ou compromises.

Au Maroc

Tanger, 11 mai.

Le conseil allemand à Fez, M. Vassel, a eu le 6 un entretien avec Moulay-Hafid au sujet de la concession de la régie des tabacs, qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

le roi des Belges ait vendu à un marchand parisien sa collection de tableaux anciens. Dans l'affirmative, M. Vandervelde demande au ministre s'il n'estime pas le moment venu de prendre des mesures pour sauvegarder le patrimoine national belge. Il lui demande notamment s'il n'est pas disposé à prendre l'initiative d'un projet de loi semblable à la législation italienne, qui prohibe sous certaines peines l'exportation de chefs-d'œuvre de l'école nationale.

Figaro à Londres

LA COUR ET LA VILLE

Le Roi a quitté Londres ce matin, se rendant à Newmarket en automobile; il va y passer une partie de la semaine.

Cet après-midi, l'immense théâtre de Drury Lane était rempli de spectateurs aristocratiques pour assister à la représentation du fonds du sanatorium de la reine Alexandra à Davos; cette matinée de charité, placée sous le patronage direct de la reine d'Angleterre, a remporté un légitime succès. Le prince et la princesse de Galles y assistaient. Toutes les étoiles du monde théâtral avaient pris un concours actif à cette belle fête; parmi ceux qui y prirent part : MM. Cyri Maude, Gerald du Maurier, Bouchier, B. Tree, Lewis Waller, miss Marie Tempest et Mme Galvany qui chanta divinement la valse *Incantatrice* d'Arditi, et la variation du *Caractère de Venise*. Son triomphe fut complet.

Le duc de Norfolk vient de faire don du parc de Norfolk à la ville de Sheffield. Ce parc, le plus vieux et le plus beau de Sheffield, a une superficie d'environ soixante acres. Le grand-père du duc actuel le créa en 1841. Ce magnifique domaine, situé sur une colline, domine la ville. Le duc en a assuré l'entretien jusqu'ici, et maintenant ce soin incombe à la municipalité. Le terrain est évalué à un million et demi, ce qui n'empêche pas le duc de Norfolk d'être certainement le plus riche de son rang en Angleterre. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

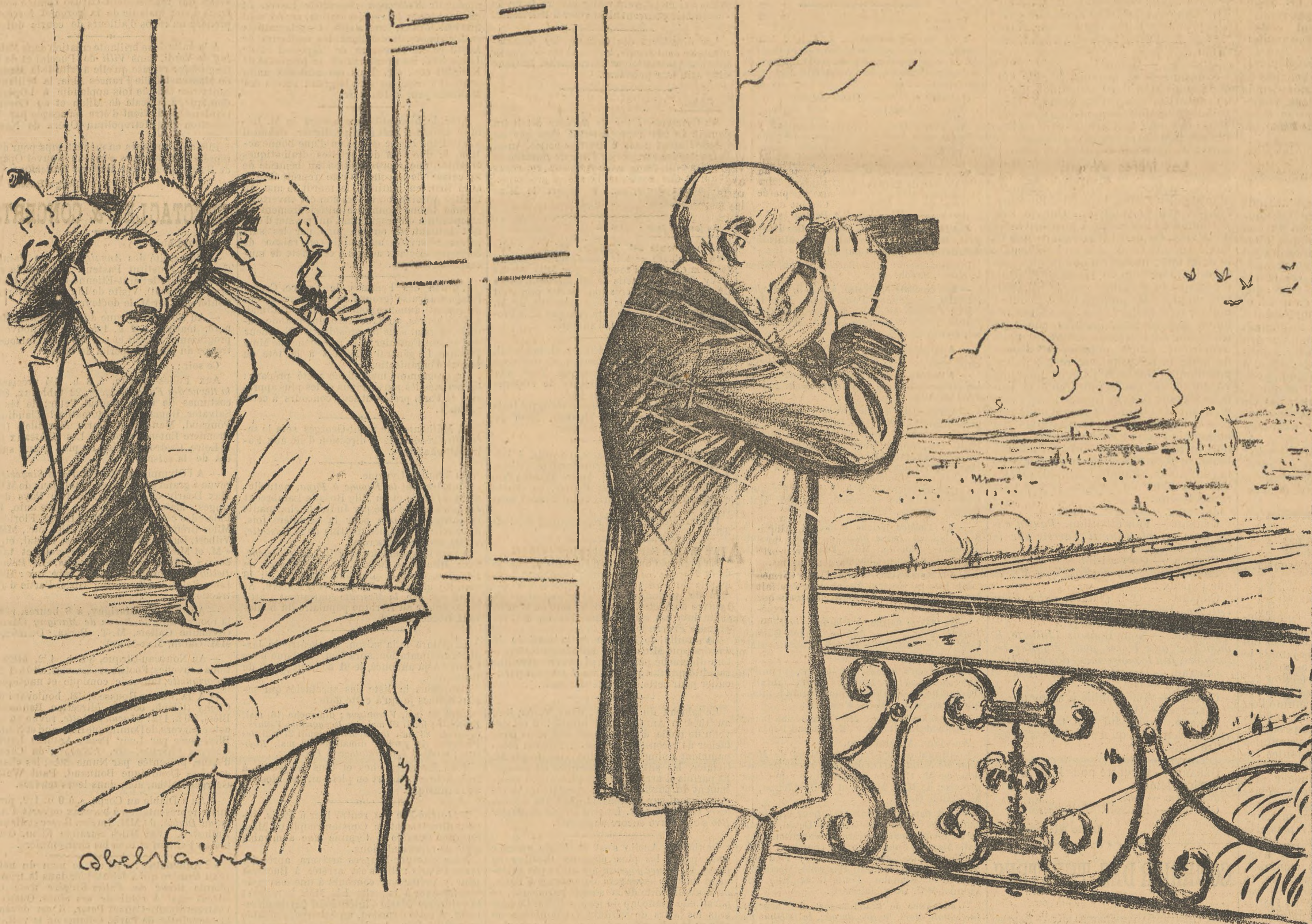
Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le nouveau dirigeable de l'armée britannique, fabriqué à Farnborough, a fait des essais secrets de courte durée, mais qui ont, paraît-il, parfaitement réussi. L'expérience n'a été faite que sur une distance d'environ un demi-mille et a duré à peu près quatre minutes. — J. COUDREAU.

Ce matin, le

LES PIGEONS-FONCTIONNAIRES

Par Abel FAIVRE



— ... Allons, bon! Ils se dirigent vers la C. G. T!!!.....

blessure qui atteint la France en 1870 et 1871.

Le traité de paix nous enlevait deux provinces. Keller y pensait toujours, et il en parlait toujours. La revendication muette n'allait pas à son aise.

A Bordeaux, il monta à la tribune, et il protesta contre une cession qu'il considérait comme une injure aux patriotes d'Alsace et de Lorraine. Le traité fut ratifié. Keller donna sa démission, ainsi que ses collègues d'Alsace-Lorraine, pour ne pas prendre part à la signature.

A partir de ce jour, Keller regardait la France avec tristesse. En 1885, on lui offrit un siège à la Chambre qu'il refusa. C'est au milieu des membres de la Société générale d'éducation et d'enseignement qu'il trouva sa vraie consolation :

En mémoire de lui, messieurs, continuez donc votre œuvre, cette œuvre si chère aux évêques de France. Que l'enseignement reprenne toute son énergie, toute sa vigueur apostolique, et que la science, au lieu d'être une rivale, consente à être une savante dévouée et utile.

Sachez bien que Dieu ne permet pas que les œuvres travaillent pour être vaincus et que la Providence ne cesse de préparer de nouveaux triomphes.

Ce superbe discours de Mgr de Cabrières a fait passer dans l'auditoire un long frisson d'émotion.

La cérémonie s'est terminée, à onze heures et demie, par l'absoute, qu'a donnée Mgr Herscher, évêque de Langres, puis par le défilé de la foule des assistants devant le catafalque.

Interim.

LA JOURNÉE

Mariage : M. Charles Derennes avec Mlle Rosita Finaly, fille de M. et Mme Hugo Finaly (Saint-Philippe du Roule, midi).

Assemblée extraordinaire : La Société de géographie, réception de la mission d'Ollone.

Inauguration : Exposition des travaux d'élèves des Ecoles des beaux-arts, d'art industriel, etc. (Ecole des beaux-arts, 2 heures).

La bienfaisance : Exposition et vente, dernière journée, des dentelles et broderies au point ancien de l'« Emilia Ars », œuvre française d'assistance par le travail, patronnée par la comtesse Tornicelli (Galeries des Champs-Élysées, de 9 heures à 6 heures).

Vente au profit des colonies de vacances (ministère des travaux publics, 246, boulevard Saint-Germain, de 2 heures à 6 heures).

Banquet : En l'honneur du romancier polonais Stanislas Reynaud (45 bis, boulevard Saint-Denis, 8 heures).

Cours et conférences : Institut catholique, 19, rue d'Assas : M. le chanoine Chapeau : « Les Précurseurs de la découverte du Pôle » (2 h. 1/4). — M. Boris de Tanneberg : « Le Théâtre espagnol depuis Lope de Vega » (3 h. 1/2). — Le R. P. Dédot-Marie de Bagly : « Duns Scott » (5 h. 1/4).

M. Edmond Doutté : « Un Coup d'œil sur le Maroc et sur l'Islam marocain » (Ecole des langues orientales, 5 heures). — M. le docteur Desjardins : « Les Méthodes opératoires actuelles » (Polyclinique Henri de Rothschild, 199, rue Marcadet, 5 heures). — M. H. de Nussance : « Jeanne d'Arc devant les Français d'aujourd'hui » (Salon Malakoff, 56 bis, avenue de Malakoff, 4 heures). — M. le commandant Paul Renard : « Les Aérostats dirigeables, étude théorique » (Sorbonne, am-

phithéâtre Cauchy, 5 h. 1/2). — M. Pierre Lasserre : « Les Idées politiques de Michelet » (184, boulevard Saint-Germain, 2 h. 1/2). — M. G. Parmentier : « A Travers la Scandinavie par le chemin de fer transalpin » (157, faubourg Saint-Antoine, 8 h. 1/2).

Informations

Contre l'impôt Caillaux. — La Fédération nationale pour la défense des contribuables contre le projet d'impôt sur le revenu, 63, rue de Provence, que préside M. Jules Roche, va commencer prochainement une active campagne en province.

Une première conférence aura lieu le dimanche 23 mai à Rouen, sous les auspices du Comité commercial de cette ville.

M. Jules Roche, spécialement invité, y prendra la parole.

Le Club du chien de police. — A la suite de la démonstration donnée à Rambouillet devant le Président de la République, des services que peuvent rendre les chiens de police, nombre de nos lecteurs nous ont manifesté l'intention d'adhérer au Club du Chien de police. En voici donc l'adresse : 83, rue des Mathurins, Paris.

L'Asie française. — Le mardi 18 mai, le Comité de l'Asie française et la Société asiatique offriront, au café Cardinal, un déjeuner en l'honneur du docteur Aurel Stein, pour fêter les brillants résultats de la dernière campagne d'exploration accomplie par le savant missionnaire anglais dans le Turkestan chinois.

L'Alliance française. — L'Alliance française a tenu hier la septième de ses réunions bimensuelles, sous la présidence de M. Herbet. La séance était consacrée à une conférence de Mlle Magali Boissard sur « la Femme dans la société musulmane », qu'il faut bien se garder, selon la conférencière, de vouloir émanciper; elle n'en a ni besoin ni envie. En outre, le véritable intérêt de la France, ce n'est pas « d'assimiler », et de faire de bons Arabes de mauvais Français, c'est de gagner la sympathie des Arabes par le respect même de leur tempérament et de leur culture.

Ces idées, à la défense desquelles Mlle Boissard s'est consacrée tout entière et qu'elle a soutenues hier en termes vibrants, ont profondément ému l'assistance.

Gazette des Tribunaux

NOUVELLES JUDICIAIRES

Il y a quelques mois, le petit-fils de l'illustre maréchal Lannes, le duc de Montebello, se voyait proposer par un commerçant anglais la vente, moyennant 25,000 francs, de tous les brevets et papiers qui avaient appartenu à son aïeul.

... Nous vous demandons cela, écrivait le correspondant, avant de l'offrir à nos clients anglais ou américains, car il nous semble que des pièces d'honneur et de gloire devraient rester dans les mains du descendant d'un des plus vaillants soldats de Napoléon...

Le duc de Montebello s'empressa de déposer une plainte au Parquet. Une instruction sur l'origine des brevets et papiers fut ouverte et confiée à M. Boudard. Les documents furent saisis.

Le 18 février, une ordonnance de non-

lieu était rendue en faveur du commerçant anglais.

Aussitôt le duc de Montebello faisait défense au greffier de se dessaisir des pièces et brevets saisis et introduisait, devant le Tribunal de la Seine, une demande en restitution.

Le commerçant anglais vient d'assigner en référé M. de Montebello afin de faire prononcer la mainlevée de la défense faite au greffier.

M^e Gautier Rougeville s'est présenté au nom du demandeur.M^e Louis Schmoll, l'avocat de la famille de Montebello, a soutenu qu'il n'y avait pas lieu à référé puisque le Tribunal était déjà saisi de la question de propriété. Subsidièrement, toutefois, il a déclaré ne pas s'opposer à la mainlevée demandée, à la condition qu'un séquestre fût nommé.M. le président Dille a désigné comme séquestre M^e Duplan, avoué.

**

Est-ce injurier un agent que de l'appeler « poire » ?

Répondant affirmativement à la question, le Parquet poursuivait, hier, devant la 9^e Chambre correctionnelle, un camelot coupable d'avoir adressé l'épithète de « poire » à un gardien de la paix.

Au cours de l'interrogatoire de l'inculpé, étonné de la prévention, M. le substitut Grané a fait cette observation :

— L'outrage n'est pas grave, car tous les honnêtes gens sont des poires !

Voilà qui est très flatteur pour les criminels. Mais que l'apostrophe est peu encourageante pour les gens respectueux des lois... et de la magistrature.

Le Tribunal a infligé au prévenu 16 francs d'amende, avec application de la loi Bérenger.

Nouvelles Diverses

INCENDIES

Un violent incendie a éclaté hier, à une heure de l'après-midi, 149 bis, rue Marcadet, dans le dépôt de chiffons et de papiers en gros de MM. Magne et Lafont frères. Le feu qui avait pris naissance dans un tas de chiffons, dans l'arrière-cour de l'immeuble, a gagné rapidement des baraquements en planches où logeaient des familles d'ouvriers et douze pompes à vapeur étaient bientôt mises en batterie pour protéger les immeubles voisins.

Un important service d'ordre avait été organisé rue Marcadet, rue Lamarck et rue Daintinot. Le préfet de police et le colonel des pompiers dirigeaient les secours.

Ce n'est qu'à trois heures que tout danger a été conjuré. Les dégâts, couverts par une assurance, sont très importants.

En coopérant au sauvetage, un ouvrier plombier, nommé Charles Verdier, a eu l'annulaire gauche coupé par un éclat de vitre.

Un commencement d'incendie causé par un court-circuit, s'est déclaré l'avant-dernière nuit à une heure, au ministère des colonies, dans un bureau situé au rez-de-chaussée du pavillon de Flore. Un veilleur qui faisait sa ronde a en son attention éveillée par une forte odeur de caoutchouc brûlé, il donna l'alarme et les pompiers du poste voi-

sin, aidés par le personnel, se rendirent maîtres du feu au bout de vingt minutes.

Les dégâts purement matériels consistent en la détérioration de meubles, de cloisons et de lambris. Les dossiers du ministère des colonies ont pu être protégés à temps.

A L'INSTRUCTION

M. de Souheyran de Saint-Prix a rendu hier une ordonnance de non-lieu en faveur de Meyer et de Marcelle Hureau, accusés l'un et l'autre d'avoir jeté dans la Seine, à Puteaux, Marguerite Galleron.

LE CRÉDIT

L'administration Dufayel a répandu dans la France entière les bienfaits du crédit qu'une vaste organisation met aujourd'hui à la portée de tous. Elle vend en effet par abonnements, au même prix qu'au comptant, dans plus de sept cents magasins de Paris et de province qui lui servent d'intermédiaires. La brochure explicative est envoyée franco à toute personne désireuse de renseignements détaillés.

ACCIDENT

Une explosion provoquée par un court-circuit s'est produite hier matin dans une conduite électrique rue d'Auteuil, en face du numéro 50. La plaque de fermeture a volé en éclats sans causer d'accident de personnes.

GAMBRIOLLEURS

On arrêtait hier matin, rue Lafayette, près de l'église Saint-Vincent-de-Paul, deux femmes qui venaient de cambrioler plusieurs chambres de domestiques.

Au commissariat de police, on ne tarda pas à reconnaître que ces voleuses étaient des voleurs : deux jeunes gens déguisés en femmes.

Ils se nomment Fulgent Commar, dix-sept ans, pâtissier, rue du Vert-Bois, et Désiré Kollier, seize ans, ébéniste, rue de la Verrerie. Jean de Paris.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

Double incendie

Cherbourg. — Deux commencements d'incendie ont éclaté aujourd'hui, le premier à la station des sous-marins, dans un magasin de torpilles, le second dans l'arsenal, à bord du garde-côte *Requin*, dans le magasin des matières.

Le premier a été éteint assez rapidement pour que tout catastrophe fût évitée, quant au second, bien que plus important, les seuls moyens du bord ont suffi à le maîtriser avant que le dommage fût irréparable.

Accident de route

Reims. — L'automobile qui a fait panache sur la route de Châlons à Epervy a été conduite par M. Eugène Péron, marchand d'automobiles à Epervy, qui était accompagné de son mécanicien et de M. Marchetti, mécanicien d'une autre maison d'automobiles de Châlons.

Ils procédaient tous trois à l'essai de cette voiture, lorsque, dans une descente rapide, elle dérapa et alla culbuter dans un fossé.

MM. Péron et Marchetti sont blessés grièvement; c'est le mécanicien de M. Péron qui a été tué.

Drame d'amour

Rethel. — A Tagnon, un garçon brun de dix-neuf ans et une pupille de l'Assistance publique du même âge s'étaient aimés; mais les parents du jeune homme s'opposant à toute union, signifiaient à leur fils d'avoir à rompre ses relations.

Désespérés, les deux amoureux résolurent de mourir ensemble plutôt que de vivre séparés. Après avoir écrit des lettres où ils faisaient connaître leur détermination, ils allèrent hier soir, à onze heures, se coucher côte à côte, en travers de la voie, au moment du passage d'un train. Ils ont été horriblement écrasés.

Argus.

AVIS DIVERS

PLUS DE MAL DE MER DELPHININE

du Dr Flaschon. Infaillible, inoffensive. Ph^{ie} BAILLY, 15, r. de Rome, Paris, et Ph^{ies} Pharm^{ies}.EN FAISANT repousser, en brunissant vos cils et vos sourcils, la *Sève Souveraine* de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, donne à vos yeux des regards de feu.

CONTREXÉVILLE PAVILLON Régime classique des Rhumatisants

MOUVEMENT MÉDICAL

A L'ACADÉMIE DE MEDECINE

Beaucoup d'académiciens dans la salle, comme aux jours d'élections qui promettent d'être vivement disputées.

Dans le brouhaha des conversations à mi-voix, on a quelque peine à entendre une fort importante communication du docteur Richelot sur les appendicites chroniques et les cancers de l'appendice.

Le cancer de l'appendice est l'un des plus bénins, parmi ceux qui s'attaquent au tube digestif, il évolue avec lenteur et récidive rarement; il existe pourtant, et bon nombre de cas de soi-disant appendicite chronique ne sont rien d'autre que des tumeurs. Il faut donc, si séduisantes que puissent être les doctrines des pathologistes modernes (et celle notamment du docteur Trémolières, qui attribue l'appendicite à un trouble de l'évolution des organes lymphoïdes sous l'influence d'un vice de fonctionnement du corps thyroïde), il faut donc opérer les appendicites chroniques. L'intervention est à peu près invariablement bénigne, et elle peut sauver d'un péril très réel.

Le docteur Jacques Bertillon, l'éminent statisticien de la Ville de Paris, a étudié les relations de cause à effet de l'alcoolisme et de la tuberculose. Il conclut en ces termes : « Si vous voulez combattre en France le plus terrible des fléaux, la phthisie, combattez l'eau-de-vie (non pas le vin, mais l'eau-de-vie et ses similaires) : car, de tous les facteurs de la phthisie, c'est, numériquement, de beaucoup le plus important. »

L'Académie a procédé à l'élection d'un nouveau membre, en remplacement de M. Hamy, professeur au Muséum, décédé. Au premier tour de scrutin, ont obtenu : le docteur Voisin, 21 suffrages; le docteur Castex, 9; le docteur Valude, 2; le docteur Maurice de Fleury, 51. Il y avait dans l'urne un bulletin blanc. Le docteur de Fleury a été déclaré élu.

Interim.

LE REFUGE

Nous avons enregistré l'éclatant succès de la pièce nouvelle de M. Dario Niccodemi au théâtre Réjane : *Le Refuge*. Nous sommes certains d'être agréables à nos lecteurs en leur offrant aujourd'hui une des plus belles et des plus émouvantes scènes de cette œuvre forte que tout Paris ira certainement applaudir.

Juliette de Volmiers reproche longuement et violemment à Gérard, son mari, le silence dans lequel il vit enfermé depuis trois ans. Gérard ne répond rien. Son indifférence est absolue. Juliette, exaspérée de colère, en arrive à lui dire :

JULIETTE. — Je suis jalouse de ta vie, parce que j'en sais le mystère, parce que tu as une maîtresse... (Un temps.) Eh bien, nie-le... Nie-le, si tu peux!... Ne fût-ce que pour la forme... Aie, au moins, cette dernière politesse : mens-moi... Alors, je ne me suis pas trompée?... Tu as une maîtresse?

GÉRARD. — Oui.

JULIETTE. — Tu dis?

GÉRARD. — Je ne dis rien, je réponds à la question.

JULIETTE. — Tu as une maîtresse?

GÉRARD. — C'est tout ce que j'ai.

JULIETTE. — Ah! ne te fâche pas de moi, tu sais!

GÉRARD. — Juliette, tu vieillis quand tu te mets en colère.

JULIETTE. — Ah! tiens, si j'étais un homme, tu aurais déjà ma main sur la figure.

GÉRARD. — J'aimerais mieux ça, car d'habitude, après les gifles, on n'a plus rien à se dire.

JULIETTE. — Alors, tu trouves que je vieillis.

GÉRARD. — Voyons! Ça n'a été qu'une impression passagère.

JULIETTE. — Et à qui la faute si je vieillis.

GÉRARD. — Au temps.

JULIETTE. — Alors, tu as une maîtresse et je vieillis! C'est parfait! Tu as bien fait de m'en prévenir, car je crois tout de même que j'aurai toujours le temps de le faire...

GÉRARD. — Il faudra que tu te dépêches...

JULIETTE. — Ah! Tu le prends comme ça?

GÉRARD. — Dame! Il faut prendre le taureau...

JULIETTE. — Goujat!

GÉRARD. — Juliette...

JULIETTE. — Eh bien, ce ne sera pas long... Vingt-quatre heures et ton affaire sera bouclée... Compte sur moi.

GÉRARD. — J'y compte... Mais vingt-quatre heures, c'est peut-être beaucoup pour quelqu'un qui en a l'habitude.

JULIETTE, atterrée, clouée sur place. — Quoi? (Un long silence.) Que veux-tu dire?

GÉRARD. — Rien.

JULIETTE. — Mais...

GÉRARD. — La séance est terminée.

JULIETTE. — Tu vas me dire...

GÉRARD. — Tes invités t'attendent peut-être pour le bridge...

JULIETTE. — Tu vas me dire...

GÉRARD. — Rien... car je ne pourrais

"ÉCLAIR" Ornementation fleurie japonaise

employez les semences de l'ornementation fleurie « ECLAIR ». D'après notre petite instruction, les semences sortent au bout de 4 jours, et après un temps très court, elles surpassent tout en croissance avec leur beau vert et leurs fleurs splendides. Les plantes croissent avec une rapidité incroyable et fleurissent tout l'été durant. On peut les semer dans les jardins, dans les parterres, à la fenêtre, dans les pots à fleurs, dans les caisses, partout enfin où une place quelconque peut convenablement puiser être utile.

Nous expédions un paquet contre envoi préalable d'un bon-poste de 2 fr. (3 fr. contre remboursement).

embt 1 fr. 70 en plus). P. J. SCHAEFER et C^{ie}, Maison de

FOSSETT, Charles, R. Sometimes know as George, R. It will be to the advantage of his heirs to address E. S. INNET, P.O. Box 61, New York, U.S.A.

PRET Cours tra à Officiers, Voyageurs et à TOUS S'IGNAT, B^em ANDREU, 70, Lafayette, Paris.

VILLA - LA FEUILLEE, 2 min. gare S'-REMY-CHEVREUSE, 8,900 m bord rivière, à vds 38,000 fr. S'y adresser.

CONSTITUTION GURESON CERTAINLY Pour l'Empli d la delizance
POUDRE EXALTIVE ROCHER
Paris du Flacon de 20 doses : 2 fr. 50, dans toutes PHARMACIES.

TERMINUS & PENSION BRISTOL

rière du LAC DE THOUNE. Remis comable clientèle tout le confort. Chauffage, etc., etc. - Prix modérés.

HOFSTETTER et KÜNZLER.

LA

PRET NEW YORK

us belle contrée montagneuse boisée agne. Hauteur jusqu'à 1,500 mètres.
nements, guides gratis
MARZWÄLDER GASTHOFBESTIZER, A HORNBERG

ous import, capitaux, accepté, de constituer toute affaire assommée, en Soc anonyme, et le placement des titres de Soc à sa guise d'avance 200, RUE LE FAUCON.

S Pour parler et écrire vite et bien une Langue étrangère, s'adresser aux **ÉCOLES PIGIER**

Supérieures de l'Etat - 5 Grands Prix Adultes..... Av. de l'Opéra, 45. Jeunes Gens... Rue de Rivoli, 53. Jeunes Filles... Rue St-Denis, 5. PARIS

nces et 14,596 liv. st. ; New Modderfontein, 10,815
nces et 17,348 liv. st. ; en mars, 11,257 onces et
431 liv. st. : New Kleinfontein, 12,922 onces et

[illegible]

X.....	4 11/16	4 11/16	Jump. Deep.	1 9/16	1 9/16
gl. French	2 1/8	2 5/32	Kleinfontein	2 5/8	2 5/8
oraW(N)	1 5/16	1 5/16	Langl. Est..	3 1/16	3 1/16

[illegible]